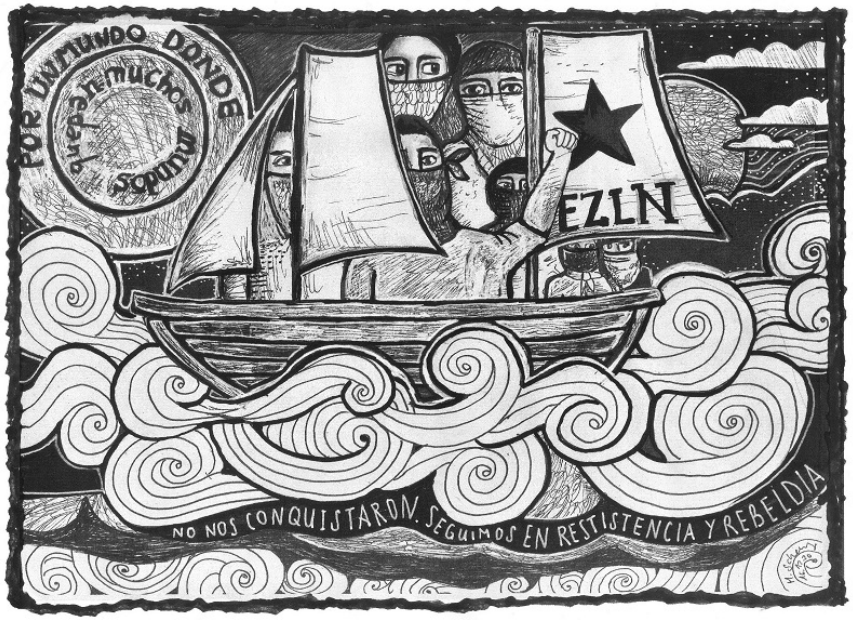
Voyage pour la vie

Où des zapatistes nous content
leur résistance et leur rébellion



version copyleft
livret réalisé en Décembre 2021

Nous avons choisi de réunir ces textes afin qu'ils voyagent parmi vous, librement.

Qu'ils soient lus, à voix haute entre vous, dans un coin, sous un arbre, à voix basse, dans ta tête, aussi dans le silence de la solitude, pour que tu savoures comme nous, que tu en ris et que tu trouves-là un peu d'espoir et d'énergie pour résister.

-*-

« Il n'y a que très peu de choses qui nous unissent :

Faire nôtres les douleurs de la terre : la violence contre les femmes, la persécution et le mépris contre les différentEs dans leur identité affective, émotionnelle, sexuelle ; l'anéantissement de l'enfance ; le génocide contre les peuples originaires ; le racisme ; le militarisme ; l'exploitation ; la spoliation ; la destruction de la nature.

Comprendre que le responsable de ces douleurs est un système. Le bourreau est un système exploiteur, patriarcal, pyramidal, raciste, voleur et criminel : le capitalisme.

Savoir qu'il n'est pas possible de réformer ce système, ni de l'éduquer, de l'atténuer, d'en limer les aspérités, de le domestiquer, de l'humaniser.

S'être engagé à lutter, partout et à toute heure – chacunE là où on se trouve – contre ce système jusqu'à le détruire complètement. La survie de l'humanité dépend de la destruction du capitalisme. Nous ne nous rendons pas, nous ne nous vendons pas, nous ne titubons pas.»

extrait de la première partie

Sommaire

POUR LA VIE. Les zapatistes visiterons les 5 continents

Sixième partie: Une montagne en haute mer.....1

Cinquième partie : Le regard et la distance avant la porte.....11

Du carnet de notes du Chat-Chien :

Partie I : Le radeau.....18

Quatrième partie : Mémoire de ce qui adviendra.....21

Du carnet de notes du Chat-Chien :

Partie II. – Les canoës.....24

Troisième partie : La mission.....29

Du carnet de notes du Chat-Chien :

Le trésor est ce qui est autre.....34

Deuxième partie : *La Bar.....35*

Du Carnet de Notes du Chat-Chien :

Esperanza raconte à Defensa un rêve qu'elle a fait.....37

Première partie : Une déclaration pour la vie.....38

Du carnet de notes du Chat-Chien :

Hier: la théorie et la pratique.....41

La Calamité Zapatiste.....47

Calamité et la bande de defensa zapatista.....52

L'Histoire du Maïs à Pop-corn.....55

De la façon dont l'équipe de defensa zapatista remporta son premier match international.....59

Des liens :

Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte :

http://cspcl.ouvaton.org/

Enlace zapatista (en plusieurs langues notamment en français) :

http://enlacezapatista.ezln.org.mx/

La voie du Jaguar

https://lavoiedujaguar.net/

ne jouaient que *la Yaquecita* et qu'il y en avait marre de celle-là (l'autre nuit, ils l'avaient jouée 53 fois) et de celle de « *así, así, así* » (32 fois au dernier bal), et la Commission musicale avait dit « *on va voir ça* » ; et alors les compagnons musiciens commencèrent à jouer la Cumbia du petit Crapaud et, comme tout le monde sait, le crapaud est un cousin germain de la baleine; et au micro on annonce qu'il y a un bal, et alors les gens se ruent, et même des *tercios* e t *tercias* abandonnent leurs équipements, et emmènent le SupMoy au bal….

Et seuls restent le supGaleano et le chat-chien, qui lui aboie et lui miaule dessus, et alors le SupGaleano dit : « *Je savais que toi tu allais t'en rendre compte* », et il ôte sa casquette et, tout en prononçant le mot magique « *alakazam* », sort de nouveau un beignet au chocolat, le dernier beignet des montagnes du sud-est mexicain, et, comme le chocolat a fondu et lui a laissé la tête toute poisseuse, le SupGaleano pense à comment il va faire pour nettoyer sa cagoule.

Et, tandis qu'il partage avec le chien-chat, le SupGaleano commence à raconter l'histoire terrible et merveilleuse d'une petite fille qui s'appelle Calamité Zapatista qui, par manque de chance pour eux, fait à ce moment-là son apparition avec la table de mixage des *tercios* et leur dit « *on joue ? »,* tandis qu'elle se dirige vers la lagune pour jeter l'appareil à l'endroit ou des baleinxs sautent, heureuses d'être prises en considération.

Et oui, tant pis, le chat-chien et le SupGaleano durent partager le beignet avec Calamité et purent ainsi la retenir, mais seulement pour un moment, car Calamité venait de trouver le pop-corn du SupGaleano et, les joues tachées de sucre, elle leur dit d'un air festif : allons jouer au pop-corn !

Tan tan.

Depuis les montagnes du sud-est mexicain.

Le SupGaleano.

Réalisant qu'il n'est pas possible de nettoyer sa cagoule avec de la salive, il résout le problème en mettant un chapeau de cow-boy par-dessus. Bel homme, à chacun ses goûts. *¡Ajúa!*

2019-2021

POUR LA VIE. les zapatistes visiterons les 5 continents
Sixième partie: Une montagne en haute mer



Communiqué du Comité clandestin révolutionnaire indigène-Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale

Mexique / 5 octobre 2020

Au Congrès national indigène-Conseil indigène de gouvernement,
À la Sexta nationale et internationale,
Aux Réseaux de résistance et de rébellion,
Aux personnes honnêtes qui résistent dans tous les coins de la planète,

Nous, peuples originaires de racine maya et zapatistes, nous vous saluons et vous disons ce qui est venu à notre pensée commune, en accord avec ce que nous voyons, entendons et ressentons.

Premièrement. – Nous voyons et écoutons un monde malade dans sa vie sociale, fragmenté en des millions de personnes étrangères les unes aux autres , accrochées à leur survie individuelle, mais unies sous l'oppression d'un système prêt à tout pour assouvir sa soif de profit,

même lorsqu'il est clair que sa voie va à l'encontre de l'existence de la planète Terre.

L'aberration du système et sa stupide défense du «progrès» et de la «modernité» se heurte à une réalité criminelle: les féminicides. L'assassinat de femmes n'a ni couleur ni nationalité, il est mondial. S'il est absurde et insensé que quelqu'un soit poursuivi, enlevé, assassiné en raison de la couleur de sa peau, de sa race, de sa culture, de ses croyances, on ne peut pas croire que le fait d'être une femme équivaille à une sentence de marginalisation et de mort.

Dans cette escalade prévisible (harcèlement, violence physique, mutilation et meurtre), et avec l'aval d'une impunité structurelle («elle le méritait», «elle avait des tatouages», «que faisait-elle dans ce endroit-là à ce moment-là?», «dans cette tenue, il fallait s'y attendre»), les meurtres de femmes n'ont pas d'autre logique criminelle que celle du système. De différentes couches sociales, de différentes races, d'âges allant de la petite enfance à la vieillesse, et dans des géographies très éloignées les unes des autres, la seule constante est le genre. Et le système est incapable d'expliquer pourquoi cela va de pair avec son «développement» et son «progrès». Dans la révoltante statistique des décès, plus une société est «développée», plus le nombre de victimes est élevé dans cette authentique guerre de genres.

Et la «civilisation» semble nous dire, à nous les peuples autochtones : «La preuve de votre sous-développement réside dans votre faible taux de féminicide. Ayez vos méga-projets, vos trains, vos centrales thermoélectriques, vos mines, vos barrages, vos centres commerciaux, vos magasins d'électroménager – avec une chaîne de télévision incluse – et apprenez à consommer. Soyez comme nous. Pour payer la dette de cette aide progressiste, vos terres, vos eaux, vos cultures, vos dignités ne suffisent pas. Il faut y ajouter la vie des femmes.

Deuxièmement.- Nous voyons et écoutons la nature blessée à mort qui, dans son agonie, avertit l'humanité que le pire est encore à venir.Chaque catastrophe «naturelle» annonce la suivante et oublie comme par hasard que c'est l'action d'un système humain qui en est la cause.

La mort et la destruction ne sont plus désormais une chose lointaine, limitée par des frontières, respectant les douanes et les conventions internationales. La destruction, dans n'importe quel coin du monde, a des répercussions sur toute la planète.

mer infestée de requins-tigres, crocodiles et caïmans, hydres, Krakens et même de baleines assassines (c'est ce qu'ils dirent), mais finalement, elles se divisèrent entre elles, parce ce qu'elles commencèrent à débattre de la sororité de genre, du fait qu'expulser Calamité était un signe que la pensée *hétéro-patriarcale* contaminait les femmes.

Elles passèrent du temps à discuter, quand elles réalisèrent que le chat-chien faisait une passe d'anthologie avec la tête du cheval borgne qui s'était endormi à la limite de la grande surface, et, dans un style que même Messi-Ronaldo n'a pas, marquait dans le camp adverse, ce qui fut célébré non seulement par le public qui envahissait le pâturage, je veux dire le stade (alors qu'en fait il n'y avait que le SupGaleano, Elias Contreras, et un stand solitaire de pop-corn où deux *insurgées* s'ennuyaient souverainement), mais également par Defensa Zapatista parce que c'était la première fois que le chat-chien ne marquait pas dans son propre camp.

L'arbitre siffla et le match se termina. La bande de Defensa Zapatista avait réussi son premier triomphe mondial.

Une fois de plus elles essayèrent de porter Calamité en triomphe, et une fois de plus durent y renoncer. Il n'y avait décidément pas moyen de trouver comment concrétiser la fête.

Mais le supGaleano trouva la solution en disant que c'était une rumeur, que rien n'était confirmé, que c'était peut-être une *fake-news*, mais qu'il avait entendu que Vlady avait remis au SupMoy une boîte de beignets de différentes saveurs. Que le supGaleano se plaignait que ce ne soient pas des biscuits au beurre, mais, comme dit le dicton – qu'il inventa à ce moment là – : *à défaut de biscuits au beurre, des beignets* ; et que le SupMoy était allé au festival de Cinéma, et qu'il avait laissé le Commandement Général du euzèdélène fermé à clé, ce qui était un problème, mais dont la solution résidait en ce qu'il avait laissé la clé au SupGaleano qui, à ce moment-là, la laissa tomber devant la bande ; et que cela allait beaucoup l'embarrasser de dire au SupMoy qu'il avait perdu la clé dans le stade, bon, dans le pâturage, mais que la bande de Defensa Zapatista l'avait aidé et qu'elle l'avait retrouvée ; et « *voici la clé SupMoy, raconte-moi comment s'est passé le festival de cinéma.* »

Et que, quand le SupMoy se rendrait compte que de la boîte de beignets, il ne restait que le carton, le SupGaleano allait l'informer que, dans la petite lagune qui se trouve au Puy, on avait aperçu une grande baleine qui tenait dans sa mâchoire un bout de beignets couleur arc en ciel, ce qui, pressentait SupGaleano, indiquait qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une baleine, ni d'un baleineau, sinon **d'unx baleinx**, et que notre devoir de zapatiste était de lui fournir abri et soutien, parce que la différence ne doit être ni persécutée ni punie, sinon célébrée, par exemple avec une danse et, quelle coïncidence, le supGaleano venait de critiquer la commission musicale parce que les compagnons musiciens

patiemment, il les lèche, car ici rien n'est gaspillé… quand il s'agit de pop-corn.

Calamité a déclaré qu'elle va jouer au pop-corn. Elle s'arrête au milieu de la cahute et commence à retenir sa respiration et à se gonfler, jusqu'à devenir toute rouge puis violette (comme les enfants quand ils font une colère), et le Sup est sur le point de lui donner une tape pour la faire respirer, quand Calamité saute et s'écrie, en expirant, *« POUM ! »*; et elle regarde le Sup en s'attendant à ce qu'il fasse de même, et comme le Sup continue à manger comme si de rien n'était, Calamité dit : *« Eh bien, t'es zapatiste ou pas ? »*. Le Sup Galeano est piqué au vif, alors il retient sa respiration, mais avec la fumée du tabac et le pop-corn qui lui emplit la bouche, il ne parvient qu'à tousser bruyamment, projetant des morceaux de pop-corn à moitié mâchés. Et Calamité, le visage plein de son propre pop-corn mais aussi des éclaboussures, applaudit avec enthousiasme car, dit-elle, le Sup a fait le bruit de beaucoup de pop-corn en train d'éclater.

Et le Sup s'étouffe presque, mais il se remit rapidement d'aplomb en voyant arriver l'*insurgée* chargée de la Santé disant *« Il faut faire une piqûre »*. Tout le monde s'enfuit, le chat-chien en premier – au cas où on le confondrait avec un *Sous-commandant* – et il ne resta que Calamité, qui partait déjà, avec le sac à dos de la soignante, vers la petite lagune où s'ébattaient et sautaient un duo de baleines, se sachant à l'abri des bateaux des affreux grands capitalistes chinois-japonais-coréens qui, au lieu de suivre leurs us et coutumes, c'est-à-dire de produire des Anime, de la K-Pop (**ᛒᛒ ᛋᛋ ᛉᛉ ᛉᛉ)** et des murailles, veulent les chasser pour les convertir en dollars, wons, yens, euros et ce qui reste en pesos….

Quand l'équipe adverse avait le ballon et passait à l'offensive, Calamité entrait sur le terrain, attrapait le ballon et le lançait dans la lagune.

À ce moment-là, l'équipe de Defensa Zapatista commençait à lancer des rumeurs de requins très dangereux qui vivaient dans cette lagune. Pedrito précisait que ce n'était pas possible mais qu'il y avait sûrement des crocodiles géants. Esperanza racontait l'histoire d'une énorme baleine qui, de temps en temps, émergeait arborant un passe-montagne blanc.

Bref, la panique était semée avec une habileté à en faire oublier les réseaux sociaux.

Bien sûr, Calamité se remettait alors à l'eau et revenait avec le ballon. Et l'équipe adverse, dans un esprit qu'on appelle le *fair play*, la félicitait et essayait de la porter en triomphe, mais quand ils essayèrent, impossible.

La quatrième fois, l'équipe internationale de femmes en lutte demanda l'expulsion de la contrevenante qui, à chaque instant, jetait le ballon à la

Troisièmement.- Nous voyons et écoutons les puissants battre en retraite et se cacher derrière les soi-disant États-nations et leurs murs. Et, dans cet impossible bond en arrière, ils ravivent des nationalismes fascistes, des chauvinismes ridicules et des discours assourdissants. Face à cela, nous attirons l'attention sur les possibles guerres à venir : celles qui se nourrissent d'histoires fausses, creuses et mensongères, et qui convertissent nationalités et races en suprématies imposées par le biais de la mort et de la destruction. Dans les différents pays, le conflit se joue entre les contremaîtres et ceux qui aspirent à leur succéder, masquant le fait que le patron, le maître, le petit chef reste le même, et qu'il n'a pas d'autre nationalité que celle de l'argent. Pendant ce temps, les organismes internationaux dépérissent et se réduisent à de simples sigles, tels des pièces de musée – voire même pas cela.

Au milieu de l'obscurité et de la confusion qui précèdent ces guerres, nous écoutons et observons comment toute lueur de créativité, d'intelligence et de rationalité est attaquée, assiégée et persécutée. Face à la pensée critique, les puissants requièrent, exigent et imposent leurs fanatismes. La mort qu'ils plantent, cultivent et récoltent n'est pas seulement la mort physique ; elle comprend également l'extinction de l'universalité propre à l'humanité – l'intelligence -, ses avancées et ses réalisations. De nouveaux courants ésotériques renaissent ou sont créés, laïques ou non, déguisés en modes intellectuelles ou en pseudo-sciences ; et on prétend inféoder les arts et les sciences à des militantismes politiques.

Quatrièmement.- La pandémie de COVID 19 a montré non seulement les vulnérabilités de l'être humain, mais aussi l'avidité et la stupidité des différents gouvernements nationaux et de leurs soi-disantes oppositions. Les mesures du plus élémentaire bon sens ont été méprisées, en pariant toujours que la pandémie serait de courte durée. Lorsque l'avancée de la maladie a pris des proportions toujours plus importantes, les chiffres ont commencé à se substituer aux tragédies. La mort a ainsi été convertie en un chiffre noyé quotidiennement au milieu des scandales et des déclarations. Un comparatif morbide entre des nationalismes ridicules. La moyenne des buts et des reprises de dribbles, pour déterminer quelle est la pire ou la meilleure équipe, la meilleure nation.

Comme le précise l'un des textes précédents, au sein du zapatisme nous avons opté pour la prévention et l'application de mesures sanitaires qui avaient alors été prises suite à la consultation de

scientifiques qui nous ont guidés et nous ont offert leur aide, sans aucune hésitation. Nous, les peuples zapatistes, leur en sommes reconnaissants et nous avons voulu le démontrer ainsi. Après 6 mois d'application de ces mesures (masques ou équivalents pour se couvrir la bouche, distance entre les personnes, cessation des contacts personnels directs avec les zones urbaines, quarantaine de 15 jours pour les personnes ayant pu avoir été en contact avec des personnes infectées, lavage fréquent à l'eau et au savon), nous regrettons le décès de 3 camarades qui présentaient deux ou plusieurs symptômes associés au Covid 19 et qui avaient eu un contact direct avec des personnes infectées.

Huit autres compañeros et une compañera, morts pendant cette période, présentaient un des symptômes. Comme nous ne sommes pas en mesure de réaliser des tests, nous assumons qu'un total de 12 compañer@s sont morts à cause du Corona virus (des scientifiques nous ont conseillé d'assumer le fait que toute difficulté respiratoire serait due au Covid 19). Ces 12 disparitions relèvent de notre responsabilité. Ce n'est pas la faute de la 4T |note: «Quatrième Transformation», nom donné par la propagande de Lopez Obrador à son mandat] ni de l'opposition, ni des néolibéraux ni des néoconservateurs, ni des conspirations ni de complots. Nous pensons plutôt que nous aurions dû prendre encore davantage de précautions.

Actuellement, avec la disparition de ces 12 compañer@s sur les épaules, nous améliorons dans toutes les communautés les mesures de prévention, avec le soutien à présent d'organisations non gouvernementales et de scientifiques qui, à titre individuel ou collectif, nous guident quant à la manière de mieux nous préparer pour affronter une possible résurgence. Des dizaines de milliers de masques (conçus spécialement afin qu'un probable porteur de virus ne puisse pas contaminer d'autres personnes, à bas prix, réutilisables et adaptés aux circonstances) ont été distribués dans toutes les communautés. D'autres dizaines de milliers sont fabriqués dans les ateliers de broderie et de couture des insurgé.e.s et dans les villages. L'emploi massif des masques, les quarantaines de deux semaines pour celleux qui pourraient être infecté.e.s, la distance et le lavage récurrent des mains et du visage avec de l'eau et du savon, ainsi que le fait d'éviter dans la mesure du possible d'aller dans les villes sont des mesures recommandées également aux frères et sœurs membres des partis politiques, afin de contenir la diffusion des contagions et de permettre le maintien de la vie communautaire.

n'est pas possible, tout va continuer de la même façon même s'ils ne sont pas d'accord. C'est alors qu'arriva *Ixmucané* qui faisait sa ronde de par le monde pour voir si tout se passait correctement. Et elle tombe sur le groupe des petits maïs et leur demande ce qu'ils font. Et les petits maïs lui racontent leur désaccord. *Ixmucané* se met à rire mais pas pour se moquer sinon avec tendresse, et elle dit aux petits maïs : « *bien, écoutez petits frères, il ne suffit pas d'être en désaccord, il faut se mettre en résistance et en rébellion. Il faut vous rebeller, c'est à dire que vous ayez de la rage, ou de la colère, et que vous vous organisiez.* »

Ixmucané s'en alla parce que les dieux masculins continuaient de faire des bêtises et qu'elle devait voir comment y remédier.

Le groupe des petits maïs resta à réfléchir à ce qu'avait dit *Ixmucané* et ils dirent : « *Alors d'accord, on va se mettre en colère.* » Et ils commencèrent à penser à toutes les humiliations et au mépris qu'on leur avait fait subir, et plus leur colère grandissait, plus la rage les gagnaient. Et de plus en plus, et ils devenaient rouges de tant de colère et ils ne supportaient plus la chaleur et, pop ! L'un d'eux éclate, et saute et devient spongieux, puis un autre, et le vent passe et les soulève. Tous sont en admiration devant les petits maïs qui volent. Et les autres petits maïs commencent à faire pareil, et un instant après un autre éclate et saute, et un autre, et d'autres. Puis beaucoup, et l'air s'emplit de petits maïs éclatés.

Et une fillette regarde en l'air et dit « *on dirait des colombes* ». Et un garçonnet dit »«*oui, mais petites* ». Et la fillette : « *c'est ça, comme du pop-corn* ». Et le garçonnet, comme font tous les garçonnets, prend un pop-corn et le mange et dit « *c'est délicieux* » ; et la fille dit « *oui, mais on dirait qu'il lui manque quelque chose »,* et juste à ce moment-là elle trouve un pot qu'*Ixmucané* avait laissé, à moitié oublié et elle en met sur le pop-corn et ça pique un peu, mais c'est délicieux.

Et puis la fillette et le garçonnet appellent tous les enfants du monde, et ils commencent à ramasser les maïs volants, et ils les mettent dans un grand bol et y versent de la sauce piquante puis ils commencent à manger jusqu'à ce qu'ils aient la diarrhée, mais quoiqu'il arrive ils en font une fête.

Et alors, les autres maïs regardaient tout ça avec admiration et surprise, parce que c'étaient les seuls maïs qui pouvaient voler, et alors, ils se mirent enfin à respecter les petits maïs. Et le nom de « maïs colombe » (*palomita*), qui signifie « maïs qui vole et fait la fête », est resté. Ceci dans un langage que je viens d'inventer.

Et *tan-tan.* Fin de l'histoire.

Calamité applaudit enchantée. Le chat-chien n'applaudit pas, car ses pattes sont encore pleines de pop-corn à la sauce piquante et,

Et les dieux ne savaient plus quoi faire. Alors, arrive *Ixmucané* et elle observe comment vont les choses, puis se met en colère. Et elle engueule les dieux mâles, car à cause d'eux, ça va durer, le fait que les hommes en or réduisent à l'esclavage les hommes en bois.

Et les dieux mâles : « *Comment ça c'est de notre faute, va savoir comment ça s'est passé, nous, on s'occupe de choses importantes*. »

Et *Ixmucané* : « *Non mais c'est pas vrai, en plus d'être bêtes vous êtes des lâches qui ne sont même pas responsables des bêtises qu'ils font, et ce que vous venez de faire de travers, on va l'appeler patriarcat, car seuls de vrais petits machos peuvent ne pas s'être rendu compte de cette injustice. »*

Une fois qu'elle les eut bien engueulés, *Ixmucané* leur montra qu'elle avait déjà créé le maïs. Les dieux mâles applaudirent, et se félicitèrent et dirent que c'étaient eux qui avaient eu cette grande idée et que *Ixmucané* s'était contentée de mettre en pratique ce qu'ils avaient pensé dans la théorie.

Ixmucané ne dit plus rien, mais elle avait dans les mains des maïs de toutes les couleurs, et c'est ainsi qu'elle créa les hommes et les femmes qui peuplèrent le monde, et elle créa aussi les autrxs car, dit-elle, il est bon que le monde sache qu'il a de nombreux mondes en son sein, et pas seulement ceux qu'on voit au premier abord. Les hommes, les femmes et les autrxs furent faits ainsi, et les dieux se mirent à danser.

Ixmucané resta à contempler ses mains, et vit que ce qu'elle avait utilisé pour créer le maïs n'était pas tout à fait terminé, qu'il en restait encore un petit peu. Alors, *Ixmucané* pensa qu'il restait une autre leçon à donner au monde qui commençait alors à marcher. Et *Ixmucané* créa donc de plus petits maïs et elle les mit en terre pour qu'ils se mettent au monde.

Après un certain temps, les maïs allaient et venaient, travaillant pour donner des forces aux hommes, femmes et autrxs qui étaient en train de construire le monde. Mais personne ne faisait attention à ces tout petits maïs, on se moquait d'eux et on les méprisait. Et tous les petits maïs étaient tristes parce que personne ne les prenait en considération. Alors il vint à l'esprit d'un groupe de petits maïs que cela n'était pas juste, pourquoi les méprisait-on et ne les prenait-on pas en considération. Et ils ne l'acceptèrent pas. Et voilà le groupe de petits maïs insoumis. Et les autres maïs passaient et disaient : « *Bon, et bien voilà le groupe de petits maïs insoumis, mais ils sont très très petits, personne ne va les prendre en considération. »*

Alors ceux du groupe des petits maïs continuèrent de penser que, ça, ce

Le détail précis de notre stratégie passée et actuelle pourra être consulté au moment venu. Pour le moment nous disons, avec le souffle de vie parcourant nos corps, que, selon notre bilan (sur lequel nous pouvons probablement nous tromper), le fait d'affronter la menace en tant que communauté et non comme un problème individuel, ainsi que le fait de diriger notre effort principal en direction de la prévention nous permettent de dire, en tant que peuples zapatistes: nous sommes là; nous résistons, nous vivons, nous luttons.

Et aujourd'hui, dans le monde entier, le grand capital prétend faire retourner les gens dans les rues pour leur faire réassumer leur condition de consommateurs et de consommatrices. Parce que les problèmes qui les préoccupent, ce sont ceux du Marché: la léthargie dans la consommation de marchandises.

Il faut retourner dans les rues, oui, mais pour lutter. Parce que, comme nous l'avons dit précédemment, la vie, la lutte pour la vie, ce n'est pas un problème individuel, mais collectif. Et maintenant on se rend compte que ce n'est pas non plus un problème de nationalités, c'est un problème mondial.

-*-

Il y a plein de choses de cet ordre que nous observons et que nous écoutons. Et plein sur lesquelles nous réfléchissons. Mais pas seulement…

Cinquièmement.- Nous écoutons et observons également les résistances et les rébellions qui, bien qu'elles soient tues et oubliées, n'en demeurent pas moins essentielles, traçant des pistes pour une humanité qui se refuse à suivre le système dans sa marche forcée vers l'effondrement : le train mortel du progrès qui avance, orgueilleux et impeccable en direction du précipice, tandis que le machiniste oublie qu'il n'est qu'un employé de plus et croit naïvement que c'est lui qui décide du chemin, alors qu'il ne fait que suivre, enfermé, les rails qui le mènent à l'abysse.

Des résistances et des rébellions qui, sans oublier les pleurs pour les personnes disparues, s'acharnent à lutter pour – qui le dirait -, la chose la plus subversive qu'il y ait en ces mondes divisés entre néolibéraux et néoconservateurs : la vie.

Des résistances et des rébellions qui comprennent, chacune à leur manière, à leur rythme et selon leur géographie, que les solutions ne reposent pas sur la foi dans les gouvernements nationaux, et que ce n'est pas protégées par des frontières ni vêtues de drapeaux

et de langues différentes qu'elles se conçoivent.

Des résistances et des rébellions qui nous apprennent à nous, tous et toutes, zapatistes, que les solutions pourraient se trouver en bas, dans les soubassements et les recoins du monde. Pas dans les palais gouvernementaux. Pas dans les bureaux des grandes entreprises.

Des résistances et des rébellions qui nous montrent que, si ceux d'en haut coupent les ponts et ferment les frontières, nous pouvons toujours naviguer le long des rivières et des mers pour nous rencontrer. Que la guérison, si elle existe, est mondiale ; qu'elle porte la couleur de la terre, du travail qui vit et qui meurt dans les rues et les quartiers, dans les mers et dans le ciel, dans les montagnes et dans leurs entrailles. Que, tout comme le maïs originaire, nombreuses sont ses couleurs, ses tonalités et ses sonorités.

-*-

Tout cela, et plus encore, c'est ce que nous observons et ce que nous écoutons. Et nous nous voyons et nous nous écoutons comme ce que nous sommes : un nombre qui ne compte pas. Parce que la vie ne compte pas, elle ne vend pas, elle ne fait pas la une des journaux, elle n'entre pas dans les statistiques, elle n'entre pas en compétition dans les sondages, elle n'a pas d'appréciation sur les réseaux sociaux, elle ne provoque pas, elle ne représente aucun capital politique, aucun drapeau de parti, aucun scandale à la mode. Qui se soucie qu'un petit, minuscule groupe d'originaires, d'indigènes vive, c'est-à-dire lutte?

Parce qu'il se trouve que nous vivons. Que malgré les paramilitaires, les pandémies, les mégaprojets, les mensonges, les calomnies et les oublis, nous vivons. C'est-à-dire que nous luttons.

Et là dessus nous réfléchissons: en quoi continuons-nous à lutter. C'est-à-dire en quoi continuons-nous à vivre. Et nous pensons que durant toutes ces années, nous avons reçu l'embrassade fraternelle de personnes de notre pays et du reste du monde. Et nous pensons que si la vie résiste ici et que malgré les difficultés elle arrive à fleurir, c'est grâce à ces personnes qui ont défié les distances, les démarches, les frontières et les différences culturelles et linguistiques. Grâce à elles, à eux, à elleux – mais surtout grâce à elles -, les calendriers et les géographies ont été défiés et mis en échec.

Dans les montagnes du Sud-est mexicain, tous les mondes du

lieu de suivre leurs us et coutumes, c'est-à-dire de produire des Anime, de la K-Pop (↠ ♦ ЛђјІ ˝Ýå) et des murailles, veulent les chasser pour les convertir en dollars, wons, yens, euros et ce qui reste en pesos….

De la façon dont l'équipe de defensa zapatista remporta son premier match international

Un de ces jours, eut lieu le premier match international où s'affrontèrent l'équipe intergalactique des femmes en lutte et l'équipe très autre menée par Defensa Zapatista.

L'étrange stratégie de la directrice technique de l'équipe zapatiste semblait fonctionner:Il y a très longtemps, quand le temps commençait à marcher en chancelant, comme un vieil ivrogne, les plus grands dieux, ceux qui firent naître le monde, se réunirent en assemblée et décidèrent de confier à la plus sage de tous, *Ixmucané*, la création des hommes et des femmes de maïs.

Mais les dieux mâles étaient très bêtes, naturellement, et ils ne se rendirent pas compte que c'était impossible car le maïs n'avait pas encore été créé. Alors, *Ixcamuné* leur dit : « *Ah, chers frères, c'est vraiment pas croyable. Comment vais-je faire l'humanité de maïs si le maïs n'existe pas encor e? » « C'est bon,* dirent les dieux mâles, *mais tu te débrouilles parce qu'on a déjà pris cet accord en assemblée, et il y est dit que tu vas le mener à bien. »*

Ixmucané grommela un bon moment, comme les femmes ont l'habitude de le faire : comment veulent-ils que je fasse s'il n'y a pas de quoi le faire, évidemment ces satanés bonhommes n'y ont pas pensé, comment vais-je faire maintenant, on va voir ce qui me passe par la tête pour résoudre ce gros problème.

Pendant que *Ixmucané* y réfléchissait, les dieux mâles commencèrent à médire : cette *Ixmucané* est une fainéante, elle ne respecte pas l'accord, elle fait l'autruche, dit un autre; et un autre ajouta : « *Et en plus, on n'a pas encore créé les autruches* », et ainsi de suite. Ils se demandèrent alors pourquoi ils devraient attendre *Ixmucané*, si ce sont eux qui savent.

Ils firent alors les premiers hommes et femmes avec la première chose qu'ils trouvèrent, c'est-à-dire du bois. De fait, les hommes en bois ne bougeaient pas bien, ils marchaient comme s'ils avaient des crampes.

Alors, ils en firent d'autres en or, mais ils étaient très lourds, et ils ne marchaient même pas.

Et pendant que les dieux mâles réfléchissaient à comment faire, les hommes en or obligèrent les hommes en bois à les porter un peu partout, et à les nourrir et à les honorer.

Et une fillette regarde en l'air et dit *« on dirait des colombes* ». Et un garçonnet dit »*«oui, mais petites* ». Et la fillette : « *c'est ça, comme du pop-corn* ». Et le garçonnet, comme font tous les garçonnets, prend un pop-corn et le mange et dit « *c'est délicieux* » ; et la fille dit « *oui, mais on dirait qu'il lui manque quelque chose »,* et juste à ce moment-là elle trouve un pot qu'***Ixmucané*** avait laissé, à moitié oublié et elle en met sur le pop-corn et ça pique un peu, mais c'est délicieux.

Et puis la fillette et le garçonnet appellent tous les enfants du monde, et ils commencent à ramasser les maïs volants, et ils les mettent dans un grand bol et y versent de la sauce piquante puis ils commencent à manger jusqu'à ce qu'ils aient la diarrhée, mais quoiqu'il arrive ils en font une fête.

Et alors, les autres maïs regardaient tout ça avec admiration et surprise, parce que c'étaient les seuls maïs qui pouvaient voler, et alors, ils se mirent enfin à respecter les petits maïs. Et le nom de « maïs colombe » (*palomita*), qui signifie « maïs qui vole et fait la fête », est resté. Ceci dans un langage que je viens d'inventer.

Et *tan-tan.* Fin de l'histoire.

Calamité applaudit enchantée. Le chat-chien n'applaudit pas, car ses pattes sont encore pleines de pop-corn à la sauce piquante et, patiemment, il les lèche, car ici rien n'est gaspillé… quand il s'agit de pop-corn.

Calamité a déclaré qu'elle va jouer au pop-corn. Elle s'arrête au milieu de la cahute et commence à retenir sa respiration et à se gonfler, jusqu'à devenir toute rouge puis violette (comme les enfants quand ils font une colère), et le Sup est sur le point de lui donner une tape pour la faire respirer, quand Calamité saute et s'écrie, en expirant, *« POUM !* »; et elle regarde le Sup en s'attendant à ce qu'il fasse de même, et comme le Sup continue à manger comme si de rien n'était, Calamité dit : *« Eh bien, t'es zapatiste ou pas ?* ». Le Sup Galeano est piqué au vif, alors il retient sa respiration, mais avec la fumée du tabac et le pop-corn qui lui emplit la bouche, il ne parvient qu'à tousser bruyamment, projetant des morceaux de pop-corn à moitié mâchés. Et Calamité, le visage plein de son propre pop-corn mais aussi des éclaboussures, applaudit avec enthousiasme car, dit-elle, le Sup a fait le bruit de beaucoup de pop-corn en train d'éclater.

Et le Sup s'étouffe presque, mais il se remit rapidement d'aplomb en voyant arriver l'*insurgée* chargée de la Santé disant *« Il faut faire une piqûre* ». Tout le monde s'enfuit, le chat-chien en premier – au cas où on le confondrait avec un *Sous-commandant* – et il ne resta que Calamité, qui partait déjà, avec le sac à dos de la soignante, vers la petite lagune où s'ébattaient et sautaient un duo de baleines, se sachant à l'abri des bateaux des affreux grands capitalistes chinois-japonais-coréens qui, au

monde ont rencontré et rencontrent toujours une écoute dans nos cœurs. Leur parole et leur action ont alimenté la résistance et la rébellion, qui ne sont que la continuation de celles de nos prédécesseurs.

Des personnes avec les sciences et les arts pour chemin ont trouvé la manière de nous embrasser et de nous encourager, même à distance. Des journalistes, bobos ou non, qui auparavant ont témoigné de la misère et de la mort, et toujours de la dignité et de la vie. Des personnes de toutes les professions et de tous les corps de métier qui, bien que ce soit beaucoup pour nous et peut-être pas grand-chose pour elles et pour eux, ont été là, et continuent à l'être.

Et nous pensons à tout cela dans notre cœur collectif, et il est arrivé à notre pensée que c'est le moment désormais pour que nous, zapatistes, nous rendions la pareille à l'écoute, à la parole et à la présence de ces mondes, proches ou lointains par la géographie.

Sixièmement.- Et nous avons décidé cela:

Qu'il est temps de nouveau que dansent les coeurs, et que ni leur musique, ni leurs pas ne soient ceux des lamentations et de la résignation.

Que différentes délégations zapatistes, hommes, femmes et autrEs de la couleur de notre terre, nous allons sortir pour parcourir le monde. Que nous prendrons la route ou que nous naviguerons jusqu'aux terres, aux mers et aux ciels lointains, à la recherche non pas de la différence, ni de la supériorité, ni de l'affrontement, et encore moins du pardon et du regret.

Nous partirons à la recherche de ce qui nous rend égaux.

Non seulement l'humanité qui anime nos différentes peaux, nos différentes manières, nos langues et nos couleurs diverses. Mais aussi, et surtout, le rêve commun que nous partageons en tant qu'espèce, depuis que dans cette Afrique qui nous parait lointaine, nous avons commencé à faire notre chemin, bercés sur les genoux de la première femme : la recherche de la liberté, qui a animé ce premier pas… et qui continue depuis à faire son chemin.

Que la première destination de ce voyage planétaire sera le continent européen.

Que nous naviguerons jusqu'aux terres européennes. Que nous quitterons les terres mexicaines et lèverons l'ancre durant le mois d'avril de l'an 2021.

Que, après avoir parcouru différents recoins de l'Europe d'en bas à gauche, nous arriverons à Madrid, la capitale espagnole, le 13 août 2021 – 500 ans après la soi-disante conquête de ce qui est aujourd'hui le Mexique -. Et que, immédiatement après, nous reprendrons la route.

Que nous parlerons au peuple espagnol. Pas pour le menacer, ni pour lui faire des reproches, l'insulter ou exiger de lui quelque chose. Pas pour lui exiger qu'il nous demande pardon. Pas pour le servir, ni pour nous servir.

Nous irons dire au peuple d'Espagne deux choses simples:

Un: Que nous n'avons pas été conquis. Que nous sommes toujours en résistance et en rébellion.

Deux: Qu'ils n'ont pas de raison de demander qu'on leur pardonne quoi que ce soit. Il y en a marre que l'on joue avec le passé lointain pour justifier, avec démagogie et hypocrisie, les crimes actuels et toujours en cours : l'assassinat de militants, comme le frère Samir Flores Soberanes ; les génocides camouflés derrière des mégaprojets, conçus et réalisés pour la satisfaction du puissant – celui-là même qui flagelle tous les recoins de la planète – ; le soutien financier et l'impunité accordée aux paramilitaires ; l'achat des consciences et des dignités avec quelques centimes.

Nous autrEs, les zapatistes, nous NE voulons PAS retourner à ce passé, ni seuls, ni encore moins guidés par ceux qui cherchent à semer la rancœur raciale, qui prétendent alimenter leur nationalisme désuet avec la soi-disant splendeur d'un empire, l'empire aztèque, construit sur le sang de ses semblables, et qui prétendent nous convaincre qu'avec la chute de cet empire, nous, les peuples originaires, avons été vaincus.

Ni l'État espagnol ni l'Église catholique n'ont à nous demander pardon de quoi que ce soit. Nous ne nous ferons pas l'écho des marioles qui se dressent sur notre sang et qui cherchent ainsi à cacher que leurs mains en sont souillées.

De quoi l'Espagne va-t-elle nous demander pardon ? D'avoir enfanté Cervantes ? José Espronceda ? León Felipe ? Federico García Lorca ? Manuel Vázquez Montalbán ? Miguel Hernández ? Pedro Salinas ? Antonio Machado ? Lope de Vega ? Bécquer ? Almudena Grandes ? Panchito Varona, Ana Belén, Sabina, Serrat, Ibáñez, Llach, Amparanoia, Miguel Ríos, Paco de Lucía, Víctor Manuel, Luis Eduardo Aute pour toujours ? Buñuel, Almodóvar et Agrado, Saura, Fernán Gómez, Fernando León, Bardem ? Dalí, Miró,

Ixmucané resta à contempler ses mains, et vit que ce qu'elle avait utilisé pour créer le maïs n'était pas tout à fait terminé, qu'il en restait encore un petit peu. Alors, ***Ixmucané*** pensa qu'il restait une autre leçon à donner au monde qui commençait alors à marcher. Et ***Ixmucané*** créa donc de plus petits maïs et elle les mit en terre pour qu'ils se mettent au monde.

Après un certain temps, les maïs allaient et venaient, travaillant pour donner des forces aux hommes, femmes et autrxs qui étaient en train de construire le monde. Mais personne ne faisait attention à ces tout petits maïs, on se moquait d'eux et on les méprisait. Et tous les petits maïs étaient tristes parce que personne ne les prenait en considération. Alors il vint à l'esprit d'un groupe de petits maïs que cela n'était pas juste, pourquoi les méprisait-on et ne les prenait-on pas en considération. Et ils ne l'acceptèrent pas. Et voilà le groupe de petits maïs insoumis. Et les autres maïs passaient et disaient : « *Bon, et bien voilà le groupe de petits maïs insoumis, mais ils sont très très petits, personne ne va les prendre en considération.* »

Alors ceux du groupe des petits maïs continuèrent de penser que, ça, ce n'est pas possible, tout va continuer de la même façon même s'ils ne sont pas d'accord. C'est alors qu'arriva ***Ixmucané*** qui faisait sa ronde de par le monde pour voir si tout se passait correctement. Et elle tombe sur le groupe des petits maïs et leur demande ce qu'ils font. Et les petits maïs lui racontent leur désaccord. ***Ixmucané*** se met à rire mais pas pour se moquer sinon avec tendresse, et elle dit aux petits maïs : « *bien, écoutez petits frères, il ne suffit pas d'être en désaccord, il faut se mettre en résistance et en rébellion. Il faut vous rebeller, c'est à dire que vous ayez de la rage, ou de la colère, et que vous vous organisiez.* »

Ixmucané s'en alla parce que les dieux masculins continuaient de faire des bêtises et qu'elle devait voir comment y remédier.

Le groupe des petits maïs resta à réfléchir à ce qu'avait dit ***Ixmucané*** et ils dirent : « *Alors d'accord, on va se mettre en colère.* » Et ils commencèrent à penser à toutes les humiliations et au mépris qu'on leur avait fait subir, et plus leur colère grandissait, plus la rage les gagnaient. Et de plus en plus, et ils devenaient rouges de tant de colère et ils ne supportaient plus la chaleur et, pop ! L'un d'eux éclate, et saute et devient spongieux, puis un autre, et le vent passe et les soulève. Tous sont en admiration devant les petits maïs qui volent. Et les autres petits maïs commencent à faire pareil, et un instant après un autre éclate et saute, et un autre, et d'autres. Puis beaucoup, et l'air s'emplit de petits maïs éclatés.

Ixmucané grommela un bon moment, comme les femmes ont l'habitude de le faire : comment veulent-ils que je fasse s'il n'y a pas de quoi le faire, évidemment ces satanés bonhommes n'y ont pas pensé, comment vais-je faire maintenant, on va voir ce qui me passe par la tête pour résoudre ce gros problème.

Pendant que ***Ixmucané*** y réfléchissait, les dieux mâles commencèrent à médire : cette ***Ixmucané*** est une fainéante, elle ne respecte pas l'accord, elle fait l'autruche, dit un autre; et un autre ajouta : « *Et en plus, on n'a pas encore créé les autruches* », et ainsi de suite. Ils se demandèrent alors pourquoi ils devraient attendre ***Ixmucané***, si ce sont eux qui savent.

Ils firent alors les premiers hommes et femmes avec la première chose qu'ils trouvèrent, c'est-à-dire du bois. De fait, les hommes en bois ne bougeaient pas bien, ils marchaient comme s'ils avaient des crampes.

Alors, ils en firent d'autres en or, mais ils étaient très lourds, et ils ne marchaient même pas.

Et pendant que les dieux mâles réfléchissaient à comment faire, les hommes en or obligèrent les hommes en bois à les porter un peu partout, et à les nourrir et à les honorer.

Et les dieux ne savaient plus quoi faire. Alors, arrive ***Ixmucané*** et elle observe comment vont les choses, puis se met en colère. Et elle engueule les dieux mâles, car à cause d'eux, ça va durer, le fait que les hommes en or réduisent à l'esclavage les hommes en bois.

Et les dieux mâles : « *Comment ça c'est de notre faute, va savoir comment ça s'est passé, nous, on s'occupe de choses importantes*. »

Et ***Ixmucané*** : « *Non mais c'est pas vrai, en plus d'être bêtes vous êtes des lâches qui ne sont même pas responsables des bêtises qu'ils font, et ce que vous venez de faire de travers, on va l'appeler patriarcat, car seuls de vrais petits machos peuvent ne pas s'être rendu compte de cette injustice. »*

Une fois qu'elle les eut bien engueulés, ***Ixmucané*** leur montra qu'elle avait déjà créé le maïs. Les dieux mâles applaudirent, et se félicitèrent et dirent que c'étaient eux qui avaient eu cette grande idée et que ***Ixmucané*** s'était contentée de mettre en pratique ce qu'ils avaient pensé dans la théorie.

Ixmucané ne dit plus rien, mais elle avait dans les mains des maïs de toutes les couleurs, et c'est ainsi qu'elle créa les hommes et les femmes qui peuplèrent le monde, et elle créa aussi les autrxs car, dit-elle, il est bon que le monde sache qu'il a de nombreux mondes en son sein, et pas seulement ceux qu'on voit au premier abord. Les hommes, les femmes et les autrxs furent faits ainsi, et les dieux se mirent à danser.

Goya, Picasso, el Greco et Velázquez ? D'une partie du meilleur de la pensée critique mondiale, estampillée du «A» libertaire? De la République? De l'exil? Du frère maya Gonzalo Guerrero?

De quoi l'Église catholique va-t-elle nous demander pardon ? Du passage de Bartolomé de las Casas ? De Don Samuel Ruiz García ? D'Arturo Lona? De Sergio Méndez Arceo ? De la soeur Chapis ? De celui des prêtres, des sœurs religieuses et des séculiers qui ont cheminé aux côtés des autochtones, sans les diriger ni les supplanter ? De celui des personnes qui risquent leur liberté et leur vie pour défendre les droits humains ?

-*-

L'année 2021 sera celle des 20 ans de la Marche de la couleur de la Terre, que nous avons réalisée, aux côtés des peuples frères du Congrès national indigène, afin de réclamer une place dans cette nation qui s'écroule aujourd'hui.

Vingt ans après, nous naviguerons et nous cheminerons pour dire à la planète que, dans le monde que nous percevons dans notre cœur collectif, il y a de la place pour toutes, tous, touTes. Tout simplement parce que ce monde n'est possible que si toutes, tous, touTes, nous luttons pour le mettre debout.

Les délégations zapatistes seront formées majoritairement par des femmes. Pas seulement parce que de cette manière elles veulent rendre l'embrassade qu'elles ont reçue durant les rencontres internationales antérieures. Aussi, et surtout, pour que les hommes zapatistes, nous faisions clairement savoir que nous sommes ce que nous sommes, et nous ne sommes pas ce que nous ne sommes pas, grâce à elles, pour elles, et avec elles.

Nous invitons le Congrès national indigène – Conseil indigène de gouvernement à former une délégation pour nous accompagner et que soit ainsi plus riche notre parole pour l'autre qui lutte au loin. Nous invitons tout spécialement une délégation des peuples qui lèvent le nom, l'image et le sang du frère Samir Flores Soberanes, pour que sa douleur, sa rage, sa lutte et sa résistance arrivent plus loin.

Nous invitons les personnes qui ont pour vocation, engagement et horizon les arts et les sciences, à accompagner à distance nos navigations et nos pas. Et qu'ainsi elles nous aident à diffuser que c'est dans les sciences et les arts que repose la possibilité, non seulement de la survie de l'humanité, mais aussi d'un monde nouveau.

En résumé: nous partons pour l'Europe en avril de l'an 2021. La date et l'heure? On ne la connaît pas… encore.

-*-

Compañeras, compañeros, compañeroas:

Soeurs, frères, et froeurs:

Ceci est notre volonté:

Face à la puissance des trains, nos canoës.

Face aux centrales thermoélectriques, les petites lueurs que les femmes zapatistes ont confié aux femmes en lutte dans le monde entier.

Face aux murs et aux frontières, notre navigation collective.

Face au grand capital, un champ en commun.

Face à la destruction de la planète, une montagne naviguant au petit matin.

Nous sommes zapatistes, porteur.E.s du virus de la résistance et de la rébellion. En conséquence, nous irons sur les 5 continents.Es todo… por ahora.

C'est tout… pour l'instant.

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain.

Au nom des femmes, des hommes et des autrEs zapatistes.

Sous-commandant insurgé Moisés.
Mexique, octobre 2020.

P.D.- Oui, c'est la sixième partie et, comme le voyage, ça se déroulera en sens inverse. C'est-à-dire que suivra la cinquième partie, ensuite la quatrième, puis la troisième, suivie de la seconde avant de terminer par la première.

Les Sups, le CCRI, les zones, les JBG, les MAREZ et toutes les commissions autonomes ayant existé et en devenir pourront se plaindre autant qu'ils le voudront, mais si on doit reconnaître quelque chose à la bande de Defensa Zapatista c'est qu'ielles se protégeaient les un.e.s les autres.

C'est ainsi que Calamité put assister à diverses manifestations publiques de l'EZLN, qui lui étaient interdites auparavant, par crainte qu'elle n'y provoque une calamité.

Il n'était donc pas étonnant, lors d'événements, de voir passer une enfant entourée d'une farouche escorte de miliciennes. Mais nous savions tous qu'elles n'étaient pas là pour la protéger elle, mais plutôt pour protéger les participants car, et bien, c'était une calamité.

Pedrito le lui a expliqué ainsi :

« *C'est que la compañerita Calamité, comment te dire… eh bien, c'est une calamité. Personne ne l'aime, sauf le SupGaleano et Defensa Zapatista. Et Calamité et le SupGaleano ne se parlent qu'entre eux, et ensuite ils se mettent à chanter ensemble. Ils chantent de façon épouvantable, comme si ils avaient mal au ventre. Mais, eux croient chanter très bien. Et ils jouent leur théâtre, mais personne ne les regarde. Seulement les grillons. Et le Sup dit que les grillons applaudissent, mais c'est n'importe quoi, c'est juste qu'ils font le bruit qu'ils font tout le temps, c'est pas qu'ils applaudissent. Mais Calamité y croit, et elle fait son tour d'honneur pour remercier, comme le Sup le lui a appris, et alors le Sup lui raconte des histoires terribles et merveilleuses pendant qu'ils se gavent de pop-corn.* »

Et en ce moment même, dans la cahute, il n'y a que le Sup, le chat-chien et Calamité. Et là, d'un coup, le Sup se met une poignée de pop-corn à la sauce piquante dans la bouche, boit un coup du fameux soda de cola, et commence à raconter…

L'Histoire du Maïs à Pop-corn

Il y a très longtemps, quand le temps commençait à marcher en chancelant, comme un vieil ivrogne, les plus grands dieux, ceux qui firent naître le monde, se réunirent en assemblée et décidèrent de confier à la plus sage de tous, ***Ixmucané***, la création des hommes et des femmes de maïs.

Mais les dieux mâles étaient très bêtes, naturellement, et ils ne se rendirent pas compte que c'était impossible car le maïs n'avait pas encore été créé. Alors, ***Ixcamuné*** leur dit : « *Ah, chers frères, c'est vraiment pas croyable. Comment vais-je faire l'humanité de maïs si le maïs n'existe pas encor e?* » « *C'est bon,* dirent les dieux mâles, *mais tu te débrouilles parce qu'on a déjà pris cet accord en assemblée, et il y est dit que tu vas le mener à bien.* »

l'applaudissent de nouveau. La troisième fois qu'elle le fait, la bande reçoit le ballon dans un silence sépulcral.

La cinquième fois, ils doivent attraper Calamité tous ensemble pour qu'elle ne relance pas le « sphérique » dans l'eau. Calamité est déconcertée : Ben quoi, c'était pas ça le jeu ?

L'équipe se met un peu en retrait, en gardant jalousement le ballon, loin de la compulsion de Calamité; seule Defensa Zapatista reste pensive et regarde intriguée la fillette. Dans son esprit compliqué, plein de stratégie et de tactique footballistique, elle comprend maintenant ce que lui avait dit un jour le défunt SupMarcos : « *l'émerveillement de la surprise ne réside pas seulement dans le fait de faire une chose inattendue, mais aussi dans où la faire, quand la faire, avec quoi la faire... et avec qui la faire*. » Le visage de la petite Defensa Zapatista s'illumine. Elle demande à la fillette : « *Comment tu t'appelles?* » La fillette répond : « *Moi, je suis une Calamité*. »

Defensa prend Calamité dans ses bras et lui dit : « *Tu vas être dans notre équipe*. *Et maintenant tu t'appelles Calamité Zapatista*. » Et, s'adressant au reste de l'équipe, elle leur communique : « c*Ça y est, nous avons une nouvelle arme secrète*. » Tous regardent terrorisés comment, pendant que Defensa explique une nouvelle et complexe stratégie de jeu qu'elle appelle « résistance et rébellion », Calamité lance de nouveau le ballon à l'eau et, après avoir souri, se jette à la mer en furie... bon, dans la petite lagune, pour récupérer le ballon.

Esperanza jure qu'une baleine monstrueuse a rapproché le ballon de Calamité. Pedrito a précisé que ce n'était pas une baleine, mais le Kraken qui était venu se réfugier en terres zapatistes... bon, en eaux zapatistes.

Le fait est que Calamité était heureuse parce qu'elle avait de nouveaux amis, et pas n'importe quel groupe d'amis: c'était la bande de Defensa Zapatista, la seule contre laquelle presque toute la structure organisationnelle zapatiste avait pris des mesures restrictives.

Calamité Zapatista doit avoir dans les 3 ou 4 ans et, comme c'est la plus petite en âge, bien que pas par la taille, elle dit « *doña* » aux plus âgées, comme on le lui a appris. À Defensa Zapatista, elle dit « *Doña* Defensa », ce qui ne fait pas rire cette dernière, ni Esperanza, qui est devenue « *Doña* Esperanza » à l'âge de 8 ans.

Une fois dans son nouveau groupe, Calamité a ressenti le besoin d'en informer son ancienne bande infantile. Elle fit un discours d'adieu émouvant à quelques porcelets qui se contentèrent de la renifler et de mordre le pantalon qu'elle portait. Les personnes présentes certifient que la maman truie avait les larmes aux yeux.

Cinquième Partie :
Le regard et la distance avant la porte.



Octobre 2020

Supposons que cela serait possible de choisir, par exemple, le regard. Supposons que vous pourriez vous libérer, ne serait-ce qu'un instant, de la tyrannie des réseaux sociaux qui imposent non seulement ce qu'on regarde et de quoi on parle, mais aussi comment regarder et comment parler. Donc, supposons que vous levez le regard. Encore plus haut : de l'immédiat jusqu'au local, au régional, au national et au mondial. Vous le voyez ? Effectivement, un chaos, de la confusion, du désordre. Donc supposons que vous êtes un être humain ; bon, que vous n´êtes pas une application digitale qui, rapidement, regarde, classe, hiérarchise, juge et sanctionne. Donc vous, vous choisissez quoi regarder... et comment le regarder. Ça pourrait être, c'est un suppositoire, que regarder et juger ne seraient pas la même chose. C'est-à-dire que vous ne faites pas que choisir, mais que vous pouvez décider aussi. Changer la question de « ça, c'est bien ou mal ? », à « ça c'est quoi ? ». Bien sûr, la première question nous emmène à un débat savoureux (mais y a-t-il encore des débats ?). Et de là, au « ça, ce n'est pas bien – ou mal – parce que c'est moi qui le dis ». Ou, peut-être, il y aurait débat sur ce qu'est le bien et le

mal, et à partir de là les arguments et les citations en note de bas de page. Bien sûr, vous avez raison, c'est bien mieux que de recourir à des « likes » et des « pouces bleus », mais je vous avais proposé de changer de point de départ : choisir l'objectif de votre regard.

Par exemple : vous décidez de regarder les musulmans. Vous pouvez décider, par exemple, entre celleux qui ont perpétré l'attentat de Charlie Hebdo ou entre celleux qui marchent aujourd'hui sur les routes de France pour réclamer, exiger, imposer leurs droits. Vu que vous êtes arrivé à ces lignes, il est très probable que vous optiez pour les « sans papiers ». Bien sûr, vous vous sentez aussi dans l'obligation de déclarer que Macron est un imbécile. Mais, détournant le regard de ce rapide coup d'œil vers le sommet, vous vous remettez à regarder les occupations, les campements et les marches des migrants. Vous vous demandez combien ils sont. Cela vous paraît beaucoup, peu, trop ou pas assez. On est passé de l'identité religieuse à la quantité. Et donc vous vous demandez ce qu'ils veulent, pour quoi ils se battent ? Et là, vous décidez si vous vous servez des médias et des réseaux sociaux pour le savoir… ou si vous les écoutez. Supposons que vous pouvez leur poser des questions. Vous allez leur demander leur croyance religieuse ou combien sont-ils ? Ou leur demander pourquoi ils ont décidé d'abandonner leur terre pour se rendre à des sols et des cieux qui ont une autre langue, une autre culture, d'autres lois, d'autres modes de vie ? Peut-être qu'ils vous répondront avec un seul mot : guerre. Ou bien peut-être qu'ils vont vous détailler ce que cette parole signifie dans leur réalité à eux. Guerre. Vous décidez d'enquêter : la guerre, où ça ? Ou encore mieux, pourquoi cette guerre ? Donc là ils vous inondent d'explications: les croyances religieuses, les guerres territoriales, le pillage des ressources naturelles, ou simplement, au plein sens du terme, une stupidité. Mais vous ne vous en contentez pas et vous demandez à qui profite la destruction, le dépeuplement, la reconstruction, le re-peuplement. Vous trouvez les données de plusieurs entreprises. Vous faites des recherches sur ces entreprises et découvrez qu'elles sont présentes dans différents pays, qu'elles ne fabriquent pas seulement des armes, mais aussi des voitures, des fusées interstellaires, des micro-ondes, des services de messagerie postale, des banques, des réseaux sociaux, des « contenus médiatiques », des vêtements, des téléphones portables, des ordinateurs, des chaussures, des aliments bio ou pas, des entreprises de navigation, de ventes en ligne, des trains, des chefs de gouvernement et des cabinets, des centres de recherche scientifique – ou pas, des chaînes d'hôtels et de restaurants, des « fast food », des lignes aéronautiques, des centrales thermoélectriques et, évidemment, des fondations d'aide « humanitaire ». Vous pourriez dire, donc, que la responsabilité en revient à l'humanité ou au monde entier.

Mais vous vous demandez si le monde ou l'humanité ne sont pas responsables du même coup aussi de cette marche, de cette occupation,

paradigmes épistémologiques, mais il tire toujours de travers. Alors le ballon, au lieu d'aller dans le camp adverse, atterrit dans la petite lagune qui se trouve à côté du pâturage… pardon, du terrain d'entraînement de haut rendement autonome, autorisation du Conseil de Bon Gouvernement, numéro je-sais-pas-quoi, situé au Caracol de Tulan Kaw, domicile connu.

La bande se masse sur la rive et voit avec désolation que le ballon flotte au beau milieu de la mer inhospitalière… bon, au milieu de la mare, parce que la «lagune» ne mesure pas plus de 10 mètres de diamètre et n'excède pas les 50 centimètres de profondeur.

Esperanza Zapatista, avec cet optimisme que son prénom trahit, dit : « *Il y a sûrement des requins très féroces, de ceux qui ne te mâchent même pas. Ils t'avalent d'un coup et tu meurs cruellement dans le ventre du requin, au milieu des petits poissons et des bouteilles en plastique qu'il a gobé avant.* »

Le cheval borgne relève les oreilles quand il entend « bouteilles en plastique », mais il ne bouge pas.

Pendant qu'Esperanza décrivait ce beau tableau impressionniste, genre « *Sharknado* », Pedrito avait consulté son portable et il précise :

« *Impossible, il n'y a pas de requin en eau douce. Donc, nous n'avons rien à craindre de ces sélachimorphes*. »

Tous respirent, soulagés. Mais Pedrito poursuit : « *D'un autre côté, il est fort probable qu'il y ait des crocodiles* », et il montre quelque chose ressemblant à un tronc qui flotte au milieu de l'étang. Tous frémissent.

Le chat-chien, pour sa part, est chien mais aussi chat, du coup, pas question de se mouiller.

Defensa Zapatista raisonne : « *Bon, de toutes façons, ce ballon était déjà vieux, si ça se trouve, le Sup en a un autre, ou alors, qu'il en demande un aux citoyens*. »

Pendant que toute la bande est en train d'essayer de dissimuler sa peur sous une apparente prudence, Calamité, qui avait observé toute la scène depuis sa cachette, apparaît, se met à l'eau, récupère le ballon, le rapporte, et le dépose devant Defensa Zapatista.

La bande, une fois remise de sa stupeur, applaudit à tout rompre, essaye de porter Calamité en triomphe, mais comme elle pèse trop lourd, opte pour lui donner des petites tapes dans le dos.

Le ballon récupéré, Defensa Zapatista commence à donner de nouvelles instructions mais, quand ils se retournent pour regarder, Calamité a relancé le ballon dans l'eau.

Defensa lui demande : « *Qu'est-ce que tu as fait*? », et, pour toute réponse, Calamité retourne à l'eau et en ressort le ballon. Ils

tarda pas à arriver qu'une série de phénomènes conduisent à ce qui serait l'antécédent de la tempête parfaite.

Alors, le jour vint, bien que ce soit plutôt un après-midi, où Calamité entra dans le groupe très select de Defensa Zapatista, dont la commandante en second, Esperanza Zapatista, ne faisait rien d'autre que renforcer le paradoxe de son nom...

Calamité et la bande de defensa zapatista

C'était un après-midi, dans les montagnes du Sud-est Mexicain. Dans le pâturage communautaire, un groupe de garçons et de filles jouaient au ballon. Enfin, c'est ce que quelqu'un qui ne connaît pas cette bande-là aurait pu croire.

En réalité, il s'agissait d'un entraînement rigoureux de l'équipe infantile de football de Defensa Zapatista. À ce moment là, ils étaient en train de pratiquer la contre-attaque, manœuvre que Defensa Zapatista expliquait ainsi : « *Faites comme si les maudits ennemis de l'équipe adverse arrivent avec le ballon, qu'ils sont plus grands que nous, qu'ils jouent mieux que nous, que tout le public les encourage, qu'ils sont mieux nourris que nous, mieux entraînés que nous, qu'ils ont de vrais maillots et que nous sommes sur leur terrain, c'est à dire que ce sont eux les locaux . Qu'est-ce qu'on fait* ? »

Pedrito hausse les épaules, les hypothèses de Defensa Zapatista lui paraissent toujours, erronées et mal posées dès le départ. Le cheval borgne arrête un moment de mâcher la bouteille en plastique, il semble y réfléchir un moment, puis continue de mâcher comme si de rien n'était. Le chat-chien se met derrière Defensa, ainsi, on dirait que lui aussi, attend la réponse. Esperanza Zapatista se rend compte qu'il ne reste qu'elle, elle s'arme donc de courage comme des femmes que nous sommes, pour rien au monde, résistance et rébellion, et elle lève sa menotte. Defensa Zapatista respire avec soulagement et dit : « *Voyons, Esperanza, qu'est-ce qu'on fait* ». Esperanza Zapatista se racle un peu la gorge et, suivant la méthode zapatiste fondée par le défunt SupMarcos, elle répond : « *On se sauve ?* »

Le chat-chien remue la queue en signe d'approbation. Pedrito est sur le point de dire que la réponse-question d'Esperanza ouvre un nouveau champ épistémique. Le cheval borgne continue de mâcher mais désormais avec plus d'entrain.

Defensa Zapatista s'arrache les cheveux et crie : « *Non ! Pas question de se sauver. Pour rien au monde, résistance et rébellion. Ce qu'on fait c'est une contre-attaque. Une super frappe alors, qui envoie le ballon très loin. Tiens, Pedrito, toi tape dans le ballon.* »

Pedrito est sûrement très futé pour la théorie de la connaissance et les

de ce campement de migrants, de cette résistance. Et vous en arrivez à la conclusion qu'il est possible, probable, que peut-être que le responsable, c'est un système tout entier. Un système qui produit et reproduit la douleur, qui l'inflige à ceux qui la reçoivent.

Maintenant retournez votre regard vers la marche qui parcourt les routes de France. Supposons qu'ils ne sont pas beaucoup, très peu, que c'est juste une femme qui porte son pitchounet. C'est important, là, sa croyance religieuse, sa langue, ses habits, sa culture, son mode de vie ? C'est important pour vous si c'est juste une femme qui porte son pitchounet dans ses bras ? Maintenant oubliez cette femme un moment, et concentrez votre regard seulement sur le bébé. C'est important de savoir si c'est un garçon, une fille, ou un genre autre ? La couleur de sa peau ? Peut-être découvrirez-vous, maintenant, que ce qui importe c'est sa vie.

Maintenant, allez plus loin, après tout vous êtes déjà arrivé jusqu'à ces lignes, donc quelques-unes de plus ne vous feront pas de mal. Ok, pas trop de mal.

Supposons que cette femme vous parle et que vous ayez le privilège de comprendre ce qu'elle vous dit. Vous pensez qu'elle, elle va vous exiger de lui demander pardon pour la couleur de peau de votre peau à vous, votre croyance, religieuse ou non, votre nationalité, vos ancêtres, votre langue, votre genre, votre mode de vie ? Allez-vous vous dépêcher de lui demander pardon d'être qui vous êtes ? Espérez-vous qu'elle vous pardonne et que vous puissiez mettre les compteurs à zéro et retourner à votre vie quotidienne ? Ou qu'elle ne vous pardonne pas et que vous vous disiez « bon, au moins j'aurais essayé et je regrette sincèrement d'être qui je suis » ?

Ou vous avez peur qu'elle ne vous parle pas, qu'elle ne fasse que vous regarder en silence, que vous sentiez que son regard vous demande: « Et toi, quoi ? Alors ? » ?

Si vous en arrivez à ce raisonnement-sentiment-angoisse-désespoir, alors, je suis désolé, c'est sans remède : vous êtes un être humain.

-*-

Une fois prouvé ainsi que vous n'êtes pas un bot, répétez l'exercice sur l'île de Lesbos ; au Rocher de Gibraltar ; sur le canal de La Manche ; à Naples ; sur le fleuve Suchiate ; sur le Rio Bravo.

Maintenant déplacez votre regard et cherchez la Palestine, le Kurdistan, Euskadi et le Wallmapu. Oui, je sais, ça donne un peu le tournis... et ce n'est pas tout. Mais dans ces lieux, il y a celleux (nombreu.se.s ou pas, ou trop, ou suffisamment) qui luttent aussi pour la vie. Mais en fait il se trouve qu'ils.elles conçoivent la vie inséparablement liée à leur terre, leur langue, leur culture, leur mode de vie. À ce que le Congrès National Indigène nous a appris à appeler « territoire », et qui n'est pas seulement

un lopin de terre. Vous n'avez pas envie que ces personnes vous racontent leur histoire, leur lutte, leurs rêves ? Oui, je sais, ce serait peut-être mieux pour vous de vous en remettre à Wikipedia, mais ça ne vous tente pas de les écouter directement et d'essayer de les comprendre ?

Retournez maintenant à ce truc qu'il y a entre le Rio Bravo et le fleuve Suchiate. Approchez-vous de ce lieu appelé « Morelos ». Un nouveau zoom de votre regard sur la commune de Temoac. Focalisez maintenant le regard sur la communauté d'Amilcingo. Vous voyez cette maison ? C'est la maison d'un homme qui, de son vivant, portait le nom de Samir Flores Soberanes. Là, face à cette porte, il a été assassiné. Son crime ? S'opposer à un mégaprojet qui représente la mort pour la vie des communautés auxquelles il appartient. Non, je ne me suis pas trompé en écrivant : Samir a été assassiné non pas parce qu'il défendait sa vie individuelle, mais celle de ses communautés.

Plus encore : Samir a été assassiné parce qu'il défendait la vie des générations qui ne sont même pas encore nées. Parce que, pour Samir, pour ses compañeras et ses compañeros, pour les peuples originaires regroupés dans le CNI et pour nous, les zapatistes, la vie de la communauté n'a pas lieu que dans le présent. Il s'agit, et surtout, de ce qui viendra. La vie de la communauté se construit aujourd'hui, mais pour demain. La vie dans la communauté est quelque chose qui s'hérite, donc. Vous croyez que le compte est bon si les assassins – intellectuels et matériels – demandent pardon ? Vous pensez que pour sa famille, son organisation, le CNI, nous, il serait suffisant que les criminels demandent pardon pour que nous nous sentions quittes ? « Excusez-moi, c'est moi qui l'ai montré du doigt pour que les hommes de main l'exécutent, j'ai toujours été un mouchard/une langue de vipère. Je vais voir si je me corrige, ou pas. Je vous ai déjà demandé pardon, maintenant abandonnez le piquet de lutte et on va terminer la centrale thermoélectrique, parce que sinon, on va perdre beaucoup d'argent ». Vous croyez que c'est ce qu'ils attendent, ce que que nous attendons, que c'est pour cela qu'ils luttent, que nous luttons ? Pour qu'ils demandent pardon ? Qu'ils déclarent : « Excusez-nous, oui, nous avons assassiné Samir et au passage, avec ce projet, nous assassinons vos communautés. C'est bon, pardonnez-nous. Et si vous ne nous pardonnez pas, ben on s'en fiche, il faut finir le projet » ?

Et il se trouve que ceux qui demanderaient pardon pour la centrale thermoélectrique sont les mêmes qui sont impliqués dans le mal nommé « Train Maya », les mêmes pour le « couloir transisthmique », les mêmes pour les barrages, les mines à ciel ouvert et les centrales électriques, les mêmes qui ferment les frontières pour empêcher la migration provoquée par les guerres qu'eux mêmes nourrissent, les mêmes qui pourchassent les Mapuches, les mêmes qui massacrent les Kurdes, les mêmes qui détruisent la Palestine, les mêmes qui tirent sur les Afro-Américains, les

Un après-midi, apparut une petite fille au grand corps. Le SupGaleano, avec ce tact diplomatique qui le caractérise, lui demanda : « *T'es qui toi ? Je ne te connais pas*. » La petite fille, en toute logique, répondit : « *Moi, je suis une Calamité* ».

L'honnêteté de la petite plut au SupGaleano, il lui permit donc de rester dans sa cahute jusqu'à ce que sa maman vienne la chercher. La dame se confondait en excuses, car sa fille était une calamité. Le SupGaleano, qui éprouve de l'empathie pour l'enfance – peut-être parce que lui-même n'a même pas encore atteint la puberté -, murmura juste : « *Eh ben, la petite ne l'a pas volé, elle l'a hérité* ».

Dès lors, la petite Calamité apparaissait de temps en temps dans la cahute et, comme il fallait s'y attendre, elle provoquait une calamité. Par exemple, elle avait observé que le SupGaleano grondait le chat-chien parce qu'il urinait par terre et sur les murs de la cahute. Un jour, Calamité eut envie de faire pipi et elle monta sur le matelas tout troué et brûlé du Sup – car le Sup est un irresponsable qui fume la pipe au lit (c'est pas vrai,... en fait si, je suis irresponsable mais ce n'est pas le sujet, le matelas était en soi déjà sale et parfois j'éternue donc, je vous laisse imaginer...) – et elle fit pipi. Le Sup se mit en colère et demanda à Calamité pourquoi elle faisait ça. Et Calamité, avec cette logique renversante propre à l'enfance, lui répondit : « *Ben, t'as dit qu'on ne faisait pas pipi par terre* ».

Le Sup ne sut que dire et avec la serpillière, il fit ce qu'il put pour laver le matelas, duquel il n'y avait pas de quoi être fier. Entre le fait qu'une famille de souris se l'était accaparé pour s'y loger et les brûlures dues aux brins de tabac qui tombaient de la pipe, le Sup ne pouvait pas vraiment faire de manières.

Et pour en rajouter, le chat-chien regardait le Sup, avec l'air de dire : « *Et voilà, moi je suis un saint comparé à Calamité.* » Et c'est pour ça que le chat-chien sympathisait avec la petite. Ses bêtises paraissaient minimes comparées à celles de la redoutable Calamité.

Ainsi la fillette, le Sup et le chat-chien s'entendaient bien, peut-être parce que les trois étaient dysfonctionnels. C'est à dire, en d'autres mots, qu'ils n'arriveront jamais à être des citoyens modèles, ni à gagner des prix, ni à occuper des postes gouvernementaux ou d'autres choses tout aussi horribles. Malgré cela, quand la bande de Defensa Zapatista arrivait, Calamité s'éclipsait car elle savait qu'elle n'était pas bien vue par le reste de l'humanité.

Mais comme disait feu le SupMarcos (que le bon dieu le garde en sa sainte gloire et la très sainte vierge le couvre de bénédictions) : « *Quand tu crois que rien de pire ne peut arriver, la bande de Defensa Zapatista peut toujours apparaître.* »

« *Les malheurs n'arrivent jamais seuls* », je dis, c'est pourquoi il ne

boueuse dans laquelle elle atterrit atténua l'impact.

Tous les accidents ne sont pas malheureux. La petite fille n'eut pas le temps de pleurer car, juste à ce moment-là, passait la maman cochon, une grande truie, avec plusieurs petits cochons qui la suivaient. La petite rejoignit la procession et, à quatre pattes, suivit derrière comme un porcelet de plus du petit troupeau.

La maman ? Elle n'y vit que du feu. Ce ne fut que quand son mari rentra de la *milpa* et qu'il demanda des nouvelles de la petite, que la maman se rendit compte que dans son dos, le châle pesait moins que d'habitude.

Ils commencèrent à chercher la petite fille, et ne tardèrent pas à la trouver : assise parmi les porcelets, la petite s'amusait avec la boue et embrassait un porcelet que les marques d'affection ne rendaient en rien heureux car, l'ai-je déjà dit? La petite était grande et forte.

L'homme rit de bon cœur et alla chercher son portable pour la prendre en photo, mais la mère déclara ce que celles qui sont et ont été *Mamans* dans ce monde diraient en pareil cas : « *Ma fille, tu es une calamité* ! »

Puisque sa fille marchait déjà à quatre pattes, elle arrêta de la porter dans le châle – ce dont le dos de la *compañera* fût profondément reconnaissant. La petite, outre le fait d'être grande, était curieuse. Un jour, lui vint l'idée d'essayer de voir ce qu'il se passerait si elle enveloppait une brindille enflammée tombée du foyer avec un chiffon. Le fait est que le chiffon était le jupon de la *compañera*. La maman s'en rendit compte à l'odeur de nylon brûlé et cria : « *Ma fille, tu es une calamité* ! »

Un jour, sa maman l'amena au marché du chef-lieu municipal. Pendant que la dame cherchait un jupon pour remplacer celui qui avait brûlé, la petite s'approcha d'une pyramide de boites de conserve et trouva que les boites qui étaient tout en bas n'étaient pas bien rangées, elle en retira donc une de la base. On entendit le fracas dans toute la galerie du marché. Le propriétaire du stand prit la petite dans ses bras et la remit à sa mère en disant : « *Madame, votre fille est une calamité* ».

Quand ils se retrouvaient, après une longue journée de travail, chacun.e à la tâche qui lui était assignée, monsieur et madame échangeaient leurs comptes rendus. Quand son tour arrivait, la maman commençait par : « Cette petite est une calamité », et elle continuait avec une longue liste de bêtises.

-*-

Comme tous ne le savent peut-être pas, les enfants ne respectent pas la cahute du SupGaleano. Peu importe le nombre de pièges et d'obstacles que le Sup installe, ils trouvent toujours le moyen d'apparaître sur le seuil de la porte pour demander des biscuits, un ballon, ou tout simplement un conte.

mêmes qui exploitent (direct ou indirectement) des travailleurs un peu partout sur la planète, les mêmes qui cultivent et vénèrent la violence de genre, les mêmes qui vouent l'enfance à la prostitution, les mêmes qui vous espionnent pour connaître vos goûts et vous vendre ceci ou cela -et si rien n'est à votre goût, et bien on fera en sorte que cela vous plaise quand même-, les mêmes qui détruisent la nature. Les mêmes qui veulent vous faire croire, à vous, aux autres, à nous que la responsabilité de ce crime mondial en marche est la faute de nations, de croyances religieuses, de résistance au progrès, de conservateurs, de langues, d'histoires, de modes de vie. Que tout se résume à un individu… ou une individue (ne pas oublier la parité de genre).

Si on pouvait se rendre dans tous ces recoins de cette planète moribonde, que feriez-vous ? Bon, nous ne savons pas. Mais nous, hommes, femmes, autres zapatistes, nous nous y rendrions pour apprendre. Bien sûr, pour danser aussi, mais l'un n'exclue pas l'autre, je crois. Si nous en avions l'opportunité, nous serions disposé.e.s à tout risquer, tout. Pas seulement notre vie individuelle, mais aussi notre vie collective. Et si cette possibilité n'existait pas, nous nous battrions pour la créer. Pour la construire, comme s'il s'agissait d'un navire (bateau, vaisseau ?). Oui, je sais, c'est une folie. C'est impensable. Qui oserait penser que le destin de celleux qui résistent à la centrale thermoélectrique, dans un tout petit recoin du Mexique, pourrait intéresser la Palestine, le Mapuche, le Basque, le migrant, l'Afro-Américain, la jeune environnementaliste suédoise, la guerrière kurde, la femme qui lutte ailleurs dans le monde, le Japon, la Chine, les Corées, l'Océanie, la mère Afrique ?

Ne devrions-nous pas, au contraire, aller par exemple à Chablekal, dans le Yucatan, au local de l'Equipe Indignación et leur réclamer « hey, vous avez la peau blanche et vous êtes croyants, demandez pardon !» » ? Je suis presque sûr qu'illes répondraient « pas de souci, mais attendez votre tour, parce qu'en ce moment nous sommes occupé.e.s à accompagner celleux qui résistent au Train Maya, celleux qui subissent la dépossession, la persécution, la prison, la mort ». Et illes rajouteraient :

« De plus, nous devons affronter l'accusation lancée par le dirigeant suprême comme quoi nous sommes financé.e.s par les Illuminati dans le cadre d'un complot interplanétaire qui prétend stopper la 4e Transformation ». Ce dont je suis sûr, c'est qu'illes utiliseraient le verbe « accompagner », et pas « diriger », « commander », « mener ».

Ou plutôt devrions-nous envahir les Europes au cri de « rendez-vous visages-pâles ! », et détruire le Parthénon, le Louvre et le Prado, et, au lieu de sculptures et de peintures, tout remplir de broderies zapatistes, particulièrement de masques zapatistes – qui, soit dit en passant, sont efficaces et très mignons -, et au lieu de pâtes, de fruits de mer et de paellas, imposer la consommation d'épis de maïs, de cacaté [ndt :

boisson à base de cacao], et de hierba mora [ndt : légume local ressemblant aux épinards] ; au lieu de sodas, de vins et de bières, du pozol [ndt : boisson maya à base de maïs] obligatoire ; et si quelqu'un sort dans la rue sans passe-montagne : amende ou prison (en option, parce qu'il faut quand même pas exagérer), et exclamer : « Alors, pour les rockeurs, marimba obligatoire ! Et à partir de maintenant, des cumbias exclusivement, pas de reggaeton (ça vous tente, hein ?) ! Tiens, toi, Pancho Varona et Sabina, les autres, vous faites les chœurs, commencez avec «Cartas Marcadas», et en boucle, même si on rallonge jusqu'à dix, onze heures, minuit, une, deux ou trois heures [ndt : fait référence au refrain d'une chanson de Joaquin Sabina], et basta, car demain il faut se lever tôt ! Hey, l'autre toi, ex-roi en cavale, laisse en paix ces éléphants et mets-toi au travail en cuisine ! Soupe de courge pour toute la cour !» (je sais, ma cruauté est exquise) ?

Alors, dites-moi : croyez-vous que le cauchemar de ceux d'en-haut consiste en l'obligation de demander pardon ? Ne serait-ce pas plutôt que leur sommeil est peuplé de choses horribles telles que leur disparition, le fait qu'ils n'aient plus d'importance, qu'on ne les prenne pas en compte, qu'ils ne soient rien, que leur monde se décompose sans à peine faire de bruit, sans que personne ne se souvienne d'eux, sans qu'on leur érige des statues, des musées, des cantiques, des jours de fête ? Ne serait-ce pas plutôt qu'ils paniquent face à la possible réalité ?

-*-

Ce fut l'une des rares fois où le feu SupMarcos n'avait pas recouru à une métaphore cinéphile pour expliquer quelque chose. Parce que, vous n'êtes pas censé le savoir, ni moi vous le raconter, mais le défunt pouvait relier chacune des étapes de sa courte vie à un film particulier. Ou accompagner une explication sur la situation nationale ou internationale d'un « comme dans tel film ». Bien sûr, il devait plus d'une fois réagencer le scénario pour le faire correspondre à sa narration. Comme la plupart d'entre nous n'avait pas vu le film en question, et que nous n'avions pas accès à internet pour consulter wikipédia sur nos portables, et bien nous le croyions. Mais ne nous dévions pas du sujet. Attendez, je crois qu'il l'avait écrit sur l'un de ces papiers qui saturent sa malle à souvenirs... Le voilà ! Donc voici :

« Pour comprendre notre engagement et la taille de notre audace, imaginez que la mort est une porte à franchir. Il y aura une grande quantité et variété de spéculations concernant ce qu'il y a derrière la porte: le ciel, l'enfer, les limbes, le néant. Et sur ces options, des dizaines de descriptions. La vie, alors, pourrait être conçue comme le chemin vers cette porte. La porte, la mort donc, serait alors un point d'arrivée... ou une interruption, l'entaille impertinente de l'absence blessant l'air de la vie.

On arriverait à cette porte, alors, par la violence de la torture et le

glisser dans son dos. Ergo, les *Mamans* sont supérieures aux *kangouroues*.

Au final, cela donne à la créature une supériorité sur celle qui l'a créée, parce qu'elle regarde ce que sa mère ne voit pas. Ainsi, le bébé regarde ce que regarde la maman quand celle-ci le porte devant; et il regarde ce que sa mère ne regarde pas quand il est dans son dos. Et les deux perspectives sans abandonner l'intime proximité avec sa créatrice.

Ce double regard, qui peut paraître normal à celles et ceux qui naissent, grandissent, vivent et meurent dans une communauté indigène, permet au bébé d'échapper à la censure. C'est à dire qu'il peut regarder des choses que la mère ne veut peut-être pas qu'il regarde, ou pas encore.

Oh, je sais. Je suis en train de spéculer depuis le monde adulte sur le regard de la petite enfance, mais ceci est un conte ou une histoire dont vous ne saurez jamais si elle s'est passée ou se passe vraiment; ou si elle a été inventée lors de ces petits matins solitaires, peuplés de café et de fumée de tabac, qui se répètent dans les montagnes du sud-est mexicain.

Donc, pour en revenir à la petite fille, ses premiers jours ne furent pas très différents de ceux des autres : parfois elle regardait ce que regardait sa mère : le foyer, le tas de bois, la marmite, les assiettes, la cuillère, le ruisseau et le seau, les animaux, le créateur complice (« papa » lui dira-t-elle plus tard) et, peut-être, les autres créatures de différentes tailles qui couraient et travaillaient et qu'elle appellerait plus tard « frères » ou « sœurs », et qui seraient son premier conflit. Car, comme vous le savez tous, les frères et sœurs qui ne se battent pas entre eux ne sont pas des frères et sœurs.

Quand elle était portée sur le dos, la petite fille regardait un autre monde. Là, il se pourrait que ce qui lui apparaissait lui fasse peur et qu'elle se réfugie dans le châle, en pensant peut-être : « *Non, trop d'informations, pour l'instant je dois me concentrer sur ce qui est essentiel en ce monde : pleurer, manger, déféquer, dormir, et recommencer* ».

Ou il se pourrait qu'elle ne se cache pas. Il se pourrait qu'elle ouvre grand les yeux et que ses petites mains essayent d'atteindre le vol d'un oiseau, ou ce canard (sans lui nuire) qui, c'est vrai, marchait autrement. Qui était-elle pour critiquer, elle qui ne savait même pas que ces deux choses qu'elle avait à l'extrémité inférieure de son corps servaient à autre chose qu'à essayer de les mettre dans la bouche?

Ce qui arriva aurait pu arriver à n'importe qui. La mère, occupée à mettre le bois en place, fit glisser le châle dans son dos et ne se rendit pas compte que dans le mouvement, la partie inférieure se déroba et la petite fille, qui comme je vous l'ai dit était grande et lourde, glissa et tomba au sol avec un « plop » presque imperceptible, parce que la flaque

popcorns, avec un max de sauce piquante… sans prendre de remèdes contre l'acidité. Niveau « avec ou sans film ».

(3) Warning: les récits suivants peuvent contenir des images qui scandalisent celles et ceux qui manquent d'imagination, d'intelligence, et d'autres choses également sans valeur quant à la modernité. Leur lecture n'est pas recommandée pour les adultes de plus de 21 ans, sauf s'ils sont supervisés par des enfants de moins de 12 ans. Comment ça?! Vous allez quand même lire malgré cette sérieuse mise en garde? Inutile de le dire, il n'y a plus de valeurs, vous comprenez.

(4) Le récit s'inspire de faits réels. Les noms sont conservés pour délimiter les responsabilités devant la Commission de Justice du Conseil de Bon Gouvernement… Quoi? Bien sûr, vous pouvez mettre en doute la véracité de ce qui est raconté ici, mais… n'avez-vous pas déjà mis en doute le fait que les zapatons allaient envahir l'Europe? Pas vrai ? Tous les personnages qui sont décrits ici existent dans la réalité. Si quelqu'un n'imagine pas que ce soit possible, ce n'est pas la faute à la réalité. C'est plutôt qu'il manque d'imagination.

(5) Eh? Non, je ne suis pas en train de vous réprimander, je suis plutôt comme qui dirait en train de vous décrire le contexte de ce qui suit et ce qui est…

-*-

C'est l'histoire d'une fillette zapatiste que personne n'aimait parce qu'elle était, et elle est, différente parmi les différents.

La fillette dont je vous parle est née dans une communauté indigène zapatiste. Le nom de son village, de sa région ou de sa zone, n'a pas d'importance pour l'instant.

Toujours loin des miroirs, elle grandit en regardant et en écoutant le monde à travers le regard et l'oreille des autres filles et des garçons. Elle est née grande et c'est une grande petite fille. Et quand je dis grande, je me réfère à sa taille, à sa stature et à son poids, pas à son âge chronologique. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, elle regardait avec le regard des filles et des garçons de son âge, elle n'était pas consciente de sa différence.

Dans l'idée qu'elle se faisait d'elle-même, elle était aussi petite que le reste des filles et garçons de sa génération, âgé.e.s alors de 3 à 6 ans.

Quelques jours après sa naissance, elle est tombée. Vous savez bien que les femmes indigènes ont l'habitude de reprendre très vite leurs travaux après l'accouchement. Elles portent leur bébé dans leur châle comme maman kangourou, et là, le produit ou la *produite* mange, dort et fait les besoins que l'on dit primaires (soit 25 et 50 – uriner et déféquer, pour les néophytes -). Le bébé incorporé à son propre corps, la femme manœuvre avec son châle pendant qu'elle fait ses travaux et, souvent, elle le fait

meurtre, l'infortune d'un accident, le douloureux entrebâillement de la porte lors d'une maladie, lors de fatigue ou de désir. En effet, bien que la plupart des fois on arrivait à cette porte sans le vouloir ni le prétendre, il serait aussi possible que ce soit choisi.

Pour les peuples originaires, aujourd'hui zapatistes, la mort était une porte qui surgissait presque au tout début de la vie. L'enfance tombait sur elle avant les 5 ans, et la traversait entre fièvres et diarrhées. Ce que nous avons fait le premier janvier 1994, c'est tenter d'éloigner cette porte. Bien sûr, il a fallu être disposés à la traverser pour y arriver, bien que nous ne le souhaitions pas. Depuis, tout notre effort a consisté, et consiste, à éloigner la porte le plus possible. «Rallonger l'espérance de vie», diraient les spécialistes. Mais d'une vie digne, ajouterions-nous. L'éloigner jusqu'à arriver à la mettre de côté, mais beaucoup plus loin sur le chemin. C'est pour cela qu'au début de notre soulèvement, nous avions dit que «pour vivre, nous mourons». Car si nous n'héritons pas de vie, c'est à dire de chemin, à quoi bon vivons-nous ? »

-*-

Hériter la vie.

C'est ce qui précisément inquiétait Samir Flores Soberanes. Et c'est ce qui peut résumer la lutte du Front de Peuples en Défense de l'Eau et de la Terre de Morelos, Puebla et Tlaxcala, dans sa résistance et sa rébellion contre la centrale thermoéléctrique et le soi-disant « Projet Intégral Morelos ». A leurs demandes de stopper et faire disparaître un projet mortifère, le mauvais gouvernement répond en argumentant que beaucoup d'argent serait perdu.

Là-bas, dans l'État de Morelos, se résume la confrontation en cours dans le monde entier : argent versus vie. Et dans cette confrontation, dans cette guerre, aucune personne honnête ne devrait rester neutre: soit avec l'argent, soit avec la vie.

On pourrait donc conclure que la lutte pour la vie n'est pas une obsession chez les peuples originaires. C'est plutôt… une vocation.. et collective.

Bon. Santé et n'oublions pas que pardon et justice ne sont pas la même chose.

Depuis les montagnes des Alpes, en doutant de quoi envahir en premier : l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, l'Italie, la Slovénie, Monaco, le Liechtenstein? Noh, je blague… ou pas?

Le SupGaleano s'entraînant sur son « vomi » le plus élégant.

Mexique, octobre 2020.

Du carnet de notes du Chat-Chien : Une montagne en haute mer.

Partie I : Le radeau.

«Et dans les mers de tous les mondes qu'il y a dans le monde, on a vu des montagnes qui bougeaient sur l'eau et, sur elles, le visage caché, des femmes, des hommes et des genres autres».
«Chroniques du lendemain». Don Durito de la Lacandona. 1990.

Après une troisième tentative loupée, Maxo resta dubitatif puis, après quelques secondes, il s'exclama : « On a besoin de corde ». « Je te l'avais dit », assura Gabino. Les restes du radeau flottaient éparses, s'entrechoquant les uns aux autres au rythme du courant du fleuve qui, faisant honneur à son nom de « Colorado », peignait ses eaux de la terre rouge qu'il arrachait des rives.

Ils appelèrent alors un escadron de miliciens de cavalerie qui arriva au son de la Cumbia sobre el río suena, du maestro Celso Piña. Ils mirent les cordes bout à bout pour faire deux longues sections. Ils envoyèrent une équipe de l'autre côté du fleuve. Une fois les cordes attachées au radeau, les deux groupes pourraient contrôler le trajet du navire sans qu'il ne finisse en miettes, la poignée de troncs trainée par un fleuve qui n'était même pas au courant de la tentative de navigation.

L'absurdité de la situation en cours avait surgi suite à la décision de l'invasion… pardon, la visite aux cinq continents. Et puis tant pis, c'est comme ça. Car, au moment du vote et quand au final le SupGaleano leur a dit : « Vous êtes fous, nous n'avons pas de bateau », Maxo avait répondu : « On en construit un ». Et vite, ils avaient commencé à faire des propositions.

Comme tout ce qui est absurde en terres zapatistes, la construction du « bateau » ameuta la bande de Defensa Zapatista.

« Les compañeras vont mourir misérablement », jugea Esperanza avec son légendaire optimisme (la petite fille avait trouvé ce mot dans un livre et elle avait compris qu'on l'utilisait pour faire référence à quelque chose d'horrible et irrémédiable, et elle l'utilise à tout bout de champ : « Mes mamans m'ont peigné misérablement », « La maîtresse m'a fait une rature misérable », etcétera), quand, à la quatrième tentative, le radeau s'effilocha presque immédiatement.

« Et les compañeros », se sentit obligé d'ajouter Pedrito, doutant de si la solidarité de genre était nécessaire dans ce destin…misérable.

« Tu parles », répliqua Defensa. « Des compañeros de toutes façons ça se remplace, mais des compañeras… où est-ce qu'on va en trouver ? Des compañeras, de vraies compañeras, pas n'importe lesquelles ».

La bande de Defensa était placée stratégiquement. Non pas pour

La Calamité Zapatiste



(Où l'on raconte l'histoire de la rencontre entre le SupGaleano et Calamité, avec en annexe l'Histoire du Popcorn et à la page sport : le premier match de foot mondial ; ainsi que d'autres malheureux – aux yeux du Sup – évènements)

Notes d'en-tête (juste pour emmerder celles des pieds de page):

(1) Une première version de cette histoire a été racontée, de vive voix, lors du Deuxième Puy ta Lecuxlejaltic, qui s'est tenu au Caracol de Tulan Kaw en décembre 2019. Ce texte était resté inédit jusqu'à aujourd'hui. Cette version conserve le corpus original auquel sont ajoutés quelques détails qui peuvent contribuer ou pas à en désespérer plus d'un, habitué comme on l'est, peut-être, à des lectures minimales sur le plan des idées comme de la longueur. Il est possible que vous détectiez quelques spoilers par rapport à ce qui est aujourd'hui connu comme « La traversée pour la vie ». Ne vous en faites pas, il arrive que le zapatisme énonce des choses qui ne sont pas encore arrivées. Cette irresponsabilité zapatiste est désormais légendaire, alors, cessez de vous plaindre et de médire.

(2) Ce texte ne dispose pas, hélas, des effets spéciaux utilisés dans le Caracol déjà mentionné, et qui ont valu au SupGaleano 7 nominations pour « le Grain de Popcorn de Carton », qui est la plus haute distinction qui soit donnée à celui qui avale le plus grand nombre de bols de

– Bon, j'y vais, parce que sinon, je ne vais pas trouver ma fiancée. Au revoir, *compadre*.

L'autre :

– Dieu t'accompagne et si tu trouves une fiancée, demande-lui si sa famille n'a pas quelques épis de maïs à me prêter, je les leur rendrai.

Le narrateur s'adresse à l'assemblée :

– Que vaut-il mieux? Lui prêter des épis de maïs au *compadre* ou bien que ce soient la théorie et la pratique qui le fassent en connaissance de cause ?

-*-

L'heure du *pozol* est arrivée. L'assemblée se disperse. Le Sup Galeano, qui fait l'andouille, dit en sortant au Sous-commandant Moises :

– C'est pour ça que je préfère les popcorn.

Et il regagne sa cahute. Le Sous-commandant Moises le reprend :

– Et la sauce piquante, alors ?

Le SupGaleano ne répond pas mais il change de direction.

– Où vas-tu donc ? lui demande le SubMoy.

Le Sup s'éloigne presque en criant :

– Je vais emprunter de la sauce à la boutique des Insurgées.

Dont acte.

Miaou-Ouaf

Le chat-chien, passager clandestin sur La Montagne.

(Mais, flûte, il n'a pas le pognon et en plus, il y a un panneau à l'entrée de la Montagne qui dit « Interdit aux chats, aux chiens et aux scarabées schizophréniques. »)

Encore au Mexique. Avril 2021

contempler les avatars des comités de construction du bateau. Defensa et Esperanza tenaient par les mains Calamidad qui avait déjà tenté par deux fois de se jeter dans la rivière pour sauver le radeau, mais les deux fois elle avait été taclée par Pedrito, Pablito et Amado le bienaimé. Le cheval fêlé et le chat-chien furent renversés dès le départ. Ils s'inquiétaient pour rien. Quand le SupGaleano vit la horde arriver, il assigna trois pelotons de miliciennes sur le bord du fleuve. Avec son habituelle diplomatie et le sourire aux lèvres, le Sup leur dit : « Si cette petite fille va dans l'eau, toutes mourront ».

Après le succès de la sixième tentative, les comités essayaient de charger le radeau de ce qu'ils avaient appelé « des choses essentielles » pour le voyage (un espèce de kit de survie zapatiste) : un sac de tostadas, du sucre de canne, un petit sac de café, quelques boules de pozol, un monceau de bois, un bout de bâche pour si jamais il pleut. Ils restèrent là, contemplatifs, et se rendirent compte qu'il manquait quelque chose. Évidemment, ils ne mirent pas longtemps à apporter la marimba.

Maxo alla vers le Monarque et le SupGaleano qui révisaient quelques dessins dont je vous parlerai à une autre occasion et dit : « Eh, Sup, il faut que tu leur envoies un lettre à ceux de l'autre côté : qu'ils cherchent des cordes et qu'ils les mettent bout à bout pour qu'elles soient bien longues, et qu'ils les lancent par ici et comme ça on pourra bouger le «bateau» depuis les deux côtés. Mais il faut qu'ils s'organisent, parce que si chacun lance une corde de son côté, et bien elles n'arriveront pas. Ils faut qu'ils les mettent bout-à-bout quoi, et bien organisés ».

Maxo n'attendit pas que le SupGaleano soit sorti de son désarroi et qu'il tente de lui expliquer qu'il y avait une grande différence entre un radeau fait de troncs attachés par une liane, et un bateau pour traverser l'Atlantique.

Maxo s'en alla superviser l'essai du radeau chargé de tous les bagages. Ils discutèrent de qui allait monter pour l'essayer avec des gens à bord, mais le fleuve faisait un bruit de fouet effrayant, alors ils décidèrent de faire un mannequin et de l'arrimer au milieu du bateau. Maxo était l'équivalent d'un ingénieur naval car il y a des années, lorsqu'une délégation zapatiste était allée soutenir le campement des Cucapás [ndt : action entreprise en 2007 par les zapatistes afin de soutenir le campement de résistance des pêcheurs cucapas au large de la Basse-Californie], il s'était lancé sur la mer de Cortés. Maxo n'expliqua pas qu'il avait failli se noyer parce que son passe-montagne lui collait au nez et à la bouche et qu'il n'arrivait pas à respirer. Tel un vieux loup de mer, il expliqua : « C'est comme une rivière, mais sans courant, et plus large, bien plus grand, un peu comme la lagune de Miramar ».

Le SupGaleano essayait de déchiffrer comment on dit « corde » en allemand, italien, français, anglais, grec, basque, turc, catalan, finnois

etc., quand la Major Irma s'approcha et lui dit : « Dis-leur qu'elles ne sont pas seules ». « Ni seuls », ajouta le lieutenant-colonel Rolando. « Ni seulEs », aventura la Marijosé, qui arrivait pour demander aux musiciens de faire une version du Lac des Cygnes, mais en cumbia. « Comme ça, joyeux quoi, qu'ils dansent, que leur cœur ne soit pas triste. » Les musiciens demandèrent ce qu'était un « cygne ». « C'est comme des canards mais en plus mignon, comme s'ils avaient tendu le cou et qu'ils étaient restés comme ça. C'est comme des girafes mais qui marchent comme des canards ». « Est-ce ça se mange ? » demandèrent les musiciens, qui savaient que c'était l'heure du pozol et étaient venus seulement pour amener la marimba. « Qu'est-ce que vous croyez ! Les cygnes ça se danse ». Les musiciens se dirent qu'une version de « pollito con papas » [ndt : « poulet/frites », cumbia populaire] pourrait faire l'affaire. « On va y réfléchir », dirent-ils, et ils partirent boire du pozol.

Pendant ce temps-là, Defensa Zapatista et Esperanza avaient convaincu Calamidad que, comme le SupGaleano était occupé, sa cabane était vide et qu'il avait très probablement caché un paquet de madeleines dans la boîte à tabac. Calamidad hésitait, alors elles avaient dû lui dire que là-bas elles pourraient faire du pop-corn. Elles partirent. Le Sup les vit s'éloigner, mais il ne s'inquiéta pas, il leur était impossible de trouver la cachette des madeleines, cachée sous des sacs de tabac moisi, et, se tournant vers le Monarque et lui montrant quelques schémas, il demanda : « Tu es sûr qu'il ne coulera pas ? Parce qu'on dirait que ça va être lourd ». Le Monarque resta pensif et répondit : « Possible ». Et puis, plus sérieusement : « Eh bien qu'ils emportent des vessies, comme ça ils flotteront » (note : vessies = ballons).

Le Sup soupira et dit : « Plus que d'un bateau, c'est d'un peu de bon sens dont nous avons besoin ». « Et de plus de corde », ajouta le SubMoy qui arrivait juste au moment où le radeau, plein à ras bord, était en train de couler.

Alors que sur le bord, le groupe de Comités contemplait les restes du naufrage et la marimba qui flottait à l'envers, quelqu'un dit : « Heureusement que nous n'avons pas mis dessus la sono, ça coûte plus cher. »

Tout le monde applaudit lorsque la poupée de chiffon remonta à la surface. Quelqu'un, avec clairvoyance, lui avait mis deux vessies gonflées sous les bras.

J'en témoigne.
Miau-Wouf.

– Non, c'est juste pour dire. Prends-le comme un conseil ou comme un avis, ce n'est pas un ordre. Mais comme disait feu le Sup : « Il vaut mieux que tu fasses comme je te le dis, parce que sinon, quand ça n'ira pas, je vais te dire «Je déteste te dire que je te l'avais dit, mais je te l'avais dit» ». Il vaut mieux m'écouter, *compadre*.

L'autre :

– Donc ce n'est pas le bon terrain, ni la bonne houe ni le bon moment?

Le chapeau :

– Non, non et non.

– Et c'est quand le bon moment ?

– Ouille, il est déjà passé. Maintenant, il faut que tu attendes le prochain cycle. Vers avril, mai, et pour que l'eau ne manque pas, le 3 mai, il faut donner à la terre son bout de pain, son soda pour la chaleur, et si tu peux sa cigarette roulée, ses bougies et tant qu'à faire, aussi ses fruits et ses légumes et même son petit bouillon de volaille. Le défunt Sup disait juste, pas de courge, parce que si tu lui donnes de la courge à la terre, elle se met en colère et tout ce qu'elle te donnera, c'est des couleuvres. Mais je crois que c'était un des mensonges du défunt, il disait ça parce qu'il n'aimait pas beaucoup la courge.

– Et quand alors?

– Hmmm, vois-tu, nous sommes déjà comme qui dirait presqu'en octobre, alors 6 mois. Donc avril-mai. Mais ça dépend.

– Et merde ! Et comment je fais si je veux du maïs tout de suite ?

L'autre réfléchit et ajoute :

– Je sais! Je vais m'en faire prêter par l'autorité autonome.

Le chapeau :

– Et après comment tu vas le rendre à l'autorité?

– Et bien j'en emprunte à l'assemblée et comme ça je le remplace. Et pour le rendre à l'assemblée, j'en demande aux *Tercios*. Et pour leur rendre, j'emprunte à nouveau à l'autorité, comme ça ils sauront que je rembourse.

Le chapeau se gratte la tête :

– Eh bien *compadre*, là oui tu es vraiment comme dans le film de Vargas, plus salaud que beau gosse. Si tu penses comme ça, de la même façon que les mauvais gouvernements, tu devrais être député ou sénateur ou gouverneur ou comme un de ces crétins.

– Du calme, *compadre*. Je ne suis que résistance et rébellion. Je vais voir comment je peux me débrouiller.

Le chapeau :

– Arrête là, *compadre*, si ma *comadre* voit comment tu as abîmé son balai, sûr qu'elle t'envoie dormir dehors.

Il poursuit :

– Donc le maïs,ce n'est pas n'importe où, *compadre*, ni n'importe comment, il doit être là où il faut et travaillé de la façon qu'il faut. En plus, ce n'est pas le moment de semer le maïs, là c'est plutôt le temps de la récolte. Mais pour pouvoir récolter, il faut d'abord avoir bien travaillé son champ. La terre ça n'est pas « Me voilà, la vieille, donne-moi mon *pozol* et mes *tortillas* », comme tu as l'habitude de crier à la *comadre*, – enfin jusqu'à ce qu'elle aille aux réunions en tant que femmes que nous sommes et t'envoie balader, assez crié – mais ça c'est son affaire, *compadre*. Ce que je te dis, c'est qu'on ne donne pas d'ordres à la terre, il faut lui expliquer, lui parler, la respecter, lui raconter des histoires pour l'encourager. Et la terre, elle n'écoute pas à n'importe quel moment, elle a comme qui dirait son agenda. Elle veut qu'on compte bien les jours et les nuits et qu'on regarde bien la terre et le ciel pour voir quand semer exactement.

C'est là qu'il y a *la* problème, comme qui dirait. Parce que tu vas tout rater et tu voudrais que, juste parce que tu as fait un effort et que tu es bien décidé, tes désirs se réalisent. Ce qu'il te faut, c'est des connaissances. Les choses ne réussissent pas parce qu'on y met beaucoup de travail et de bonne volonté. Il faut choisir un bon terrain, et puis les outils adéquats, et puis les époques qui correspondent à chaque étape du travail. Il faut comme qui dirait la théorie et la pratique en connaissance de cause et non pas les bêtises que tu fais et dont tu devrais avoir honte parce que les gens ils te voient et ils se marrent tous.

Et ils sont bien bêtes de se marrer, parce qu'ils ne se rendent pas compte que tes bêtises, ils vont eux aussi en supporter les conséquences parce que là où tu es en train de creuser, par la suite, quand il y aura de l'eau, ça va faire des ornières comme les rides de ta grand-mère, *compadre*, parce que la mienne elle est déjà au ciel. Et la voiture du bon gouvernement ne pourra pas passer, elle va s'enliser, et les matériaux ou les marchandises qu'elle amène, il leur faudra les porter à dos d'homme, et avec le bourbier, ils vont abîmer leurs bottes et leurs pantalons, d'autant plus s'ils s'habillent chic comme moi maintenant, et ils ne trouveront jamais de fiancée. Et les *compañeras*, c'est pire encore, *compadre*, parce qu'elles ne sont pas faciles. Elles vont passer à côté de toi, avec leurs affaires chargées sur un âne, et elles vont dire : « Derrière, il y a quelqu'un de plus borné que mon âne, et de plus stupide. » Et pour parler encore plus clairement : « Eh toi, quand je dis «espèce d'âne», ne le prends pas mal, c'est que je parle à mon animal. »

– Eh bien *compadre*, là vraiment tu exagères! dit l'autre indigné.

Le chapeau :

Quatrième partie:
Mémoire de ce qui adviendra



Octobre 2020

Cela se passe il y a 35 octobres.

Le Vieil Antonio regarde le feu de bois qui résiste à la pluie. Sous son chapeau de paille dégoulinant, il allume à la braise sa cigarette roulée dans une feuille de maïs. Le feu couve, se cachant parfois sous les troncs ; le vent l'aide et, de son souffle, ravive les braises qui en rougissent de furie.

Le campement est celui que l'on nomme le « Watapil », dans la chaîne montagneuse dite « Sierra Cruz de Plata » qui se dresse entre les bras humides des fleuves *Jatate* et *Perlas*. Nous sommes en 1985, et le mois d'octobre reçoit le groupe avec un orage, présage de ses lendemains. Le grand amandier (qui donnera son nouveau nom à cette montagne en langue insurgée), compatissant, regarde à ses pieds cette petite, infime, insignifiante poignée de femmes et d'hommes. Les visages sont émaciés, les peaux décharnées, le regard brillant (la fièvre peut-être, l'obstination, la peur, le délire, la faim, le manque de sommeil), les vêtements marron et noirs déchirés, les bottes déformées par les lianes qui prétendent maintenir les semelles à leur place.

Posément, doucement, à peine audible dans le bruit de l'orage, le Vieil Antonio leur parle comme s'il s'invoquait lui-même :

« Le Petit Chef reviendra encore pour imposer à la couleur de la terre ses mots durs, son EGO assassin qui tue toute raison, ses pots-de-vin déguisés en aumône.

Viendra le jour où la mort revêtira ses habits les plus cruels. Accompagnée dans ses pas par les rouages et les grincements de la machine qui rend malades les chemins, elle mentira en disant qu'elle apporte la prospérité alors qu'elle sème la destruction. Quiconque s'opposera à ce bruit qui terrifie les plantes et les animaux sera assassiné dans sa vie comme dans sa mémoire. La première par le plomb, la seconde par le mensonge. La nuit sera ainsi plus longue. La douleur encore prolongée. La mort plus mortelle.

*Les Aluxo'ob alerteront alors la mère et ils diront ainsi : «*La mort s'en vient, mère, en tuant elle vient*«.*

*La terre mère, la toute première, se réveillera alors – sortant perroquets, aras et toucans de leur sommeil -, elle réclamera le sang de ses gardiens et de ses gardiennes et, s'adressant à leurs descendance, elle parlera en ces mots : «*Allez les uns vous moquer de l'envahisseur. Allez les autres appeler le sang fraternel. Que les eaux ne vous effraient pas, que ne vous découragent ni les froids ni les chaleurs. Ouvrez des chemins là où il n'y en a pas. Remontez fleuves et mers. Naviguez par les montagnes. Volez comme pluies et nuages. Soyez nuit, soyez jour, partez à l'aube et alertez le tout. Car mes noms et couleurs sont nombreux mais un seul est mon cœur, et ma mort sera aussi celle du tout. N'ayez pas honte de la couleur de peau que je vous ai donnée, ni des paroles que j'ai semées dans vos bouches, ni de votre taille qui vous rapproche de moi. Car je donnerai lumière à votre regard, abri à vos oreilles et force à vos pieds et à vos bras. Ne craignez pas les couleurs et les autres manières de faire, ni les chemins différents. Parce qu'un seul est le cœur que je vous ai donné en héritage, une seule la raison et un seul le regard.*«*

Alors, sous l'assaut des Aluxo'ob, les machines du mensonge mortel tomberont en panne, leur arrogance sera détruite et détruite leur avidité. Et les puissants feront venir d'autres nations les laquais qui répareront les machines de mort en panne. Les entrailles des machines de mort seront examinées ; ils découvriront pourquoi elles sont endommagées et diront ainsi : «Elles sont pleines de sang*«. Tout en essayant d'expliquer la raison de cette terrible merveille, ils annonceront ainsi à leurs patrons:* «Nous ne savons pas pourquoi, nous savons juste qu'il s'agit de sang, héritier du sang originel*«.*

Alors, le mal pleuvra sur lui-même dans les grandes maisons où le Puissant se saoule et abuse. La déraison entrera dans ses domaines et ce sera non pas de l'eau mais du sang qui jaillira des sources. Ses jardins

L'autre :

– Et comment elle s'appelle ta fiancée et où vit-elle ?

L'homme au chapeau :

– Eh bien, je ne sais pas.

L'autre :

– Comment ça, tu ne sais pas ?

Celui du chapeau :

– C'est bien pour cela que j'ai dit que je viens la chercher ; si je l'avais trouvée, je saurais son nom et où elle habite.

L'autre évalue durant une seconde cette logique contondante et acquiesce en silence.

C'est au tour du chapeau:

– Et toi qu'est-ce que tu fais ?

L'autre répond :

– Je sème du maïs parce que je veux des épis.

Le chapeau reste un moment silencieux, observant l'autre qui, avec son manche à balai, fait des trous au milieu du chemin de gravier. Le chapeau :

– Écoute *compadre*, sauf ton respect, tu es un fameux imbécile.

Et l'autre:

– Et pourquoi ça ? Je travaille comme un forcené et je suis bien décidé à manger du maïs.

Celui du chapeau s'assoit, allume une cigarette et la passe à l'autre, puis il en allume une autre pour lui-même. Ils ne semblent pas pressés, ni l'homme au chapeau de trouver sa fiancée, ni l'autre de manger du maïs. L'après-midi se prolonge et arrache à coups de dents un peu de lumière à la nuit. Il ne pleut pas encore, mais le ciel se couvre et commence à étendre des nuages gris. La lune est à l'affût derrière les arbres.

Après un silence prolongé, le chapeau s'explique :

– Bon, écoute donc, *compadre*. Voyons si tu me comprends : il y a le terrain d'abord. Sur cette pierraille, le maïs ne va pas donner. La graine va mourir à force d'être piétinée et la racine ne va pas trouver où s'accrocher. Ce qui est sûr c'est que la graine va mourir. Après il y a ton balai, que tu utilises comme une houe, mais un balai est un balai et une houe, une houe, et c'est pour ça qu'il est tout abîmé et rafistolé, le pauvre balai.

L'homme au chapeau prend le balai, vérifie les rafistolages que lui a faits l'autre, avec du scotch et de la ficelle, puis il poursuit :

étaient descendus vers les villes en même temps que des milliers d'autres *compañeras* et *compañeros*, comme un d'entre eux, une d'entre elles. Il y a aussi «les nouveaux», hommes et femmes qui ont rejoint la direction zapatiste après de nombreux apprentissages. La plupart des «nouveaux» sont des «nouvelles», des femmes de tous les âges et de langues différentes.

L'assemblée en soi, son déroulement, ses temps, ses manières, reproduit les assemblées qui ont lieu dans les communautés. Il y a celui qui coordonne la réunion, c'est celui qui donne la parole et indique les thèmes à traiter sur lesquels on s'est mis d'accord à l'avance. Il n'y a pas de limite de temps pour chaque intervention, ainsi le temps prend ici un autre rythme.

Quelqu'un, en ce moment, est en train de raconter une histoire, un conte ou une légende. Personne ne se préoccupe de savoir si ce qui se raconte est réel ou fictif ; mais ce qui importe c'est ce qui est dit ainsi.

Voici l'histoire :

Un zapatiste marche dans un village. Il porte ses plus beaux atours et son chapeau neuf parce que, dit-il, il va se chercher une fiancée. Le conteur mime les pas et les manières qu'il a vus dans un des films présentés dans le cadre du Festival de Cinéma « Puy Ta Cuxlejaltic I ». L'assemblée rit quand celui qui raconte l'histoire imite le ton du *Cochiloco* (interprété par Joaquín Cosío dans «El infierno» de Luis Estrada, 2010), et ôte son chapeau pour saluer une femme imaginaire qui passe à côté de lui avec une mule imaginaire portant du bois de chauffage idem. Le conteur de l'histoire mélange l'espagnol avec une des langues mayas, si bien que dans l'assemblée, sans l'interrompre, les gens peuvent se la traduire.

Celui qui raconte l'histoire se rappelle que c'est la saison du maïs, l'assemblée acquiesce pour confirmer. Il reprend l'histoire :

L'homme au chapeau croise une connaissance, ils se saluent :

– Ça alors, je ne te reconnaissais pas avec ce chapeau, et si séduisant», lui dit cette connaissance.

L'interpellé répond :

– C'est que je viens me chercher une fiancée.

se faneront et se fanera le cœur de celles et de ceux qui travaillent pour lui et le servent. Le puissant fera venir d'autres vassaux pour les utiliser. Ils viendront de terres lointaines. Et la haine entre égaux naîtra, encouragée par l'argent. Ils se battront entre eux et la mort et la destruction se répandront parmi celles et ceux qui partagent histoire et douleur.

Celles et ceux qui auparavant travaillaient la terre et vivaient en elle, transformés à présent en serviteurs et en esclaves du Puissant sur les sols et sous les cieux de leurs ancêtres, verront l'arrivée des malheurs dans leurs maisons. Leurs filles et leurs fils se perdront, noyés dans la pourriture de la corruption et le crime. Reviendra le droit de cuissage avec lequel l'argent tue l'innocence et l'amour. Et les bébés seront arrachés des bras de leurs mères et leur jeune chair sera prise par les grands Seigneurs pour rassasier leur vilenie et leur lâcheté. Pour des raisons d'argent, le fils lèvera la main contre ses parents et le deuil habillera leurs maisons. La fille se perdra dans l'obscurité ou dans la mort, tuée dans sa vie et son être par les Seigneurs et leur argent. Des maladies méconnues attaqueront celles et ceux qui ont vendu leur dignité et celle des leurs en échange de quelques pièces, celles et ceux qui ont trahi leur race, leur sang et leur histoire, et celles et ceux qui ont proclamé et propagé le mensonge.

La Ceiba Mère, celle qui porte les mondes, hurlera si fort que même la surdité la plus éloignée entendra son cri blessé. Et 7 voix distantes se rapprocheront d'elle. Et 7 bras lointains l'embrasseront. Et 7 poings différents se joindront à elle. La Ceiba Mère soulèvera alors ses jupons et ses mille pieds piétineront et démoliront les routes de fer. Les machines à roues sortiront de leurs chemins de métal. Les eaux déborderont des fleuves et des lagunes, et la mer elle-même bramera avec furie. Dans tous les mondes, s'ouvriront alors les entrailles des sols et des cieux.

Alors, la toute première, la terre mère se soulèvera et réclamera par le feu sa maison et son propre lieu. Et par-dessus les édifications orgueilleuses du Pouvoir, arbres, plantes et animaux se mettront en marche, et avec leur cœur, ils feront revivre le Votan Zapata, gardien et cœur du peuple. Et le jaguar marchera à nouveau sur ses pistes ancestrales, régnant à nouveau là où l'argent et ses laquais avaient voulu régner.

Et le puissant ne mourra pas sans avoir voir comment s'effondre sans à peine faire de bruit son ignorante arrogance. Et dans son dernier souffle, il connaîtra le Petit Chef qui ne sera plus, au pire, qu'un mauvais souvenir dans le monde qui se sera rebellé et aura résisté à la mort que son commandement commandait.

Et c'est cela dit-on que disent les morts de toujours, ceux qui mourront à nouveau mais cette fois pour pouvoir vivre.

Et on dit qu'ils disent que cette parole doit être connue dans les vallées

et les montagnes ; qu'elle soit portée par monts et par vaux ; que la répète l'oiseau tapacamino*, et qu'ainsi il annonce les pas du cœur qui marche en frère ; que la pluie et le soleil la sèment dans le regard des habitants de ces terres ; et que le vent la porte loin et la niche dans la pensée* compañera*.*

Parce que ces cieux et ces sols verront advenir des choses terribles et merveilleuses.

Et le jaguar marchera à nouveau sur ses pistes ancestrales, régnant à nouveau là où l'argent et ses laquais avaient voulu régner. »

Le Vieil Antonio se tait, et avec lui, la pluie. Rien ne dort. Tout rêve.

-*-

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain

SupGaleano

Mexique, octobre 2020

Du carnet de notes du Chat-Chien : partie II. – Les canoës

Je vous rappelle que les divisions entre pays ne servent qu'à caractériser le délit de « contrebande » et à donner un sens aux guerres. Il est clair qu'il y a au moins deux choses qui sont au-dessus des frontières : l'une est le crime qui, sous couvert de modernité, distribue la misère à l'échelle mondiale ; l'autre est l'espoir que la honte n'existe que lorsqu'en dansant on fait un faux pas, et non pas chaque fois que l'on se voit dans un miroir. Pour mettre fin à la première et faire prospérer la seconde, il suffit de se battre et d'être meilleurs. Le reste vient tout seul et c'est ce qui remplit habituellement les bibliothèques et les musées. Il n'est pas nécessaire de conquérir le monde, il suffit de le refaire.
D'accord. Santé et sachez que, pour l'amour, un lit n'est qu'un prétexte ; pour la danse, un air n'est qu'un ornement ; et pour la lutte, la nationalité n'est qu'un simple accident de circonstance.

(Don Durito de la Lacandone, 1995)

Le SubMoy dit à Maxo qu'il faudrait peut-être essayer avec du bois de balsa (« du liège » comme on dit par ici), mais l'ingénieur naval lui rétorqua que, étant donné sa légèreté, le courant risquait d'autant plus de l'emporter.

« Mais tu as dit qu'il n'y avait pas de courant en mer.

– Mais s'il y en a ? », se défendit Maxo.

Le SubMoy dit aux autres du comité que venait l'épreuve suivante : les canoës.

Du carnet de notes du Chat-Chien : Hier: la théorie et la pratique.



Une assemblée dans un village d'une des montagnes du Sud-Est mexicain. Cela doit se passer en juillet-août d'une année récente, quand la pandémie du coronavirus a pris possession de la planète. Il ne s'agit pas d'une réunion quelconque, étant donné non seulement la folie de l'invitation, mais aussi la distanciation évidente entre une chaise et l'autre, et parce que les couleurs des masques deviennent opaques derrière la buée des visières transparentes.

Sont présents les dirigeants potico-organisationnels de l'EZLN. Sont également présents quelques dirigeants militaires mais ils restent silencieux à moins qu'on leur demande de s'exprimer sur un point précis.

Ils sont plus nombreux de ce qu'on pourrait supposer. Il y a ici au moins 6 langues autochtones, toutes de racine maya, et ils utilisent l'espagnol, «la castilla», comme pont pour se comprendre.

Plusieurs des assistants sont des «vétérans», ils étaient présents lors du soulèvement qui débuta le premier janvier 1994 et, les armes à la main,

Troisièmement.- Inviter les personnes qui partagent les mêmes préoccupations et des luttes similaires, toutes les personnes honnêtes et tous les *en-bas* qui se rebellent et résistent dans les nombreux recoins du monde, à rejoindre, à contribuer, à soutenir et à participer à ces rencontres et activités ; et à signer et à s'approprier cette déclaration POUR LA VIE.

Depuis l'un des ponts de dignité qui unissent les cinq continents.

Nous.

Planète Terre.

Ils se mirent à sculpter plusieurs canoës. Avec des haches et des machettes, ils façonnèrent et donnèrent vocation marine à des troncs dont le destin originel était d'être du bois pour le feu. Comme le SubMoy s'était absenté quelques instants, ils partirent demander au SupGaleano s'ils donneraient des noms aux embarcations. Le Sup qui regardait comment le Monarque vérifiait un vieux moteur diesel répondit distraitement : « Oui, bien sûr ».

Ils s'en allèrent et commencèrent à graver et à peindre sur les côtés des noms rationnels et mesurés. Sur l'un d'eux, on lisait : *Le Chompiras Nageur et Saute-Flaques*. Sur un autre : *L'internationaliste. Une chose est une chose, et autre chose c'est dont fuck me, mon frère*. Un autre encore : *J'arrive tout de suite, je me dépêche mon amour*. Et celui-là : *Allez, c'est vot' tournée, vous aviez qu'à pas m'inviter*. Ceux du puy Jacinto Canek avait baptisé le leur *Jean Robert*, c'était leur façon à eux de faire en sorte qu'il accompagne le voyage.

Sur un autre qui était plus éloigné, on pouvait lire : *A quoi bon pleurer, ce n'est pas l'eau salée qui manque* et puis il continuait : *Ce bateau a été fait par la Commission Maritime de la municipalité autonome rebelle zapatiste* «On nous critique car on donne des noms trop longs aux MAREZ et aux Caracoles, mais on s'en fiche*«, du Conseil de Bon Gouvernement* «Aussi*«. Produit périssable. A consommer avant : ça dépend. Nos embarcations ne coulent pas, mais elles ont une date de péremption, c'est pas la même chose. On recrute des fabricants de canoës et des musicos au CRAREZ (marimba et sono non inclus – pour si jamais elles coulent et qu'on les remplace pas -, mais on met du cœur à la chansonnette... bon, plus ou moins. Ça dépend, hein). Ce canoë est seulement coté à la bourse de la résistance. À suivre au prochain canoë...* (Bien sûr, il fallait faire le tour du canoë et des parois intérieures pour lire le nom complet ; oui, vous avez raison, le sous-marin ennemi va tellement tarder à transmettre le nom complet du navire à couler que, quand il aura terminé, l'embarcation aura déjà amarré sur les côtes européennes).

Le fait est que, pendant qu'ils sculptaient les troncs, le ragot avait fait le tour. Amado le bien-aimé l'avait raconté à Pablito, qui l'avait raconté à Pedrito qui en avait informé Defensa Zapatista qui en avait parlé avec Esperanza qui l'avait dit à Calamidad « Ne le dis à personne » qui l'avait raconté à ses mamans qui l'avaient dit dans le groupe de *En tant que femmes que nous sommes*.

Quand on dit au SupGaleano que les femmes arrivaient, le Sup haussa les épaules et donna au Monarque la clé, dite espagnole, d'un demi pouce, tout en crachant des morceaux de l'embout de sa pipe.

Plus tard arriva Jacobo : « Eh Sup, il va tarder le SupMoy ?

– Aucune idée », répondit le SupGaleano regardant inconsolable sa pipe

brisée.

Jacobo : – « Et toi, tu sais combien de personnes vont faire le voyage ?

Le Sup : – Pas encore. L'Europe d'en-bas n'a pas répondu combien ils peuvent en recevoir. Pourquoi ?

Jacobo : – Ben, c'est que… Viens plutôt voir. »

Le SupGaleano cassa une autre pipe en voyant la «flotte» zapatiste. Sur la rive du cours d'eau, les 6 canoës aux noms rocambolesques, alignés, étaient remplis de pots et de fleurs.

« Et ça, c'est quoi ? demanda le Sup, comme une simple formalité.

– C'est le chargement des *compañeras,* répondit Ruben résigné.

Le Sup : – Le chargement ?

Ruben : – Oui, elles sont venues et elles ont dit : «Ça, on va en avoir besoin» et elles ont laissé ces petites plantes. Et après, une petite fille est arrivée, je sais pas comment elle s'appelle, mais elle a demandé si le voyage allait tarder ou si on allait mettre du temps à arriver là où on va. Je lui ai demandé pourquoi, s'il y avait aussi ses mamans qui partaient ou quoi. Elle m'a dit que non, que c'était parce qu'elle voulait envoyer un arbre, un petit comme ça et que si, tout à coup, on tardait pendant le voyage, eh ben il serait déjà grand en arrivant et on pourrait prendre le *pozol* à l'ombre si le soleil tapait trop fort.

– Mais c'est toutes les mêmes, opina le Sup (en se référant aux plantes, évidemment).

– Non, dit Alejandra, du comité. Celle-ci, c'est de l'ambroisie, pour le mal au ventre ; elle, c'est du thym, celle-là c'est de la menthe ; là-bas, il y a la camomille, l'origan, le persil, la coriandre, le laurier, l'épazote, l'aloe vera ; celle-ci, c'est au cas où tu as la diarrhée, celle-ci pour les brûlures, celle-là pour les insomnies, celle-là pour le mal de dents, ici celle pour les coliques, celle-ci s'appelle «soigne tout», une autre là-bas pour les envies de vomir, il y a aussi du poivre, de la morelle noire, de la ciboulette, de la rue, des géraniums, des œillets, des tulipes, des roses, du pourpier ; et voilà. »
Jacobo se sentit obligé de préciser : « On était en train de finir un canoë, et quand on s'est retournés, il était déjà plein de broussailles ; un autre canoë, et tout de suite plein. On en a déjà 6. C'est pour ça que je demande si on continue à en faire d'autres, parce qu'elles vont sûrement les remplir.
– Mais si vous envoyez tout ça, où vont se mettre les *compañeros* ? » voulut argumenter le Sup en s'adressant à une *compañera*, coordinatrice de femmes, qui portait dans ses bras deux pots de fleurs et un gamin dans un châle noué dans le dos.

– Ah bon ? Les hommes vont y aller ?, dit-elle.

Comprendre que le responsable de ces douleurs est un système. Le bourreau est un système exploiteur, patriarcal, pyramidal, raciste, voleur et criminel : le capitalisme.

Savoir qu'il n'est pas possible de réformer ce système, ni de l'éduquer, de l'atténuer, d'en limer les aspérités, de le domestiquer, de l'humaniser.

S'être engagé à lutter, partout et à toute heure – chacunE là où on se trouve – contre ce système jusqu'à le détruire complètement. La survie de l'humanité dépend de la destruction du capitalisme. Nous ne nous rendons pas, nous ne nous vendons pas, nous ne titubons pas.

Avoir la certitude que la lutte pour l'humanité est mondiale. De même que la destruction en cours ne reconnaît pas de frontières, de nationalités, de drapeaux, de langues, de cultures, de races, la lutte pour l'humanité est en tous lieux, tout le temps.

Avoir la conviction que nombreux sont les mondes qui vivent et qui luttent dans le monde. Et que toute prétention à l'homogénéité et à l'hégémonie attente à l'essence de l'être humain : la liberté. L'égalité de l'humanité se trouve dans le respect de la différence. C'est dans sa diversité que se trouve sa ressemblance.

Comprendre que ce n'est pas la prétention d'imposer notre regard, nos pas, nos compagnies, nos chemins et nos destins qui nous permettra d'avancer, mais la capacité à écouter et à regarder l'autre qui, distinct et différent, partage la même vocation de liberté et de justice.

De par ce qui nous unit, et sans abandonner nos convictions ni cesser d'être ce que nous sommes, nous nous sommes mis d'accord pour :

Premièrement.- Réaliser des rencontres, des dialogues, des échanges d'idées, d'expériences, d'analyses et d'évaluations entre personnes qui sommes engagées, à partir de différentes conceptions et sur différents terrains, dans la lutte pour la vie. Après, chacun continuera son chemin, ou pas. Regarder et écouter l'autre nous y aidera peut-être, ou pas. Mais connaître ce qui est différent, c'est aussi une partie de notre lutte et de notre effort, de notre humanité.

Deuxièmement.- Que ces rencontres et ces activités se réalisent sur les cinq continents. Qu'en ce qui concerne le continent européen, elles se concrétisent durant les mois de juillet, août, septembre et octobre 2021, avec la participation directe d'une délégation mexicaine formée par le Congrès National Indigène-Conseil Indigène de Gouvernement, le Front des Villages en Défense de l'Eau et de la Terre des Etats de Morelos, Puebla et Tlaxcala, et par l'Armée Zapatiste de Libération Nationale. Et que nous aiderons selon nos possibilités à ce qu'elles se réalisent, à des dates postérieures encore à préciser, en Asie, en Afrique, en Océanie et en Amérique.

Première Partie :
Une déclaration
…
pour la vie.

1er janvier 2021

Aux peuples du monde :

Aux personnes qui luttent sur les cinq continents :

Frères, sœurs, froeurs, compañer@s :

Durant ces derniers mois, nous avons pris contact entre nous de différentes manières. Nous sommes des femmes, des lesbiennes, des gays, des bisexuels, des transgenres, des travestis, des transsexuels, des personnes intersexes, des queers et d'autres encore, hommes, groupes, collectifs, associations, organisations, mouvements sociaux, peuples originaires, associations de quartier, communautés et un long etcetera qui nous donne une identité.

Nos différences et les distances entre nous viennent des terres, des cieux, des montagnes, des vallées, des steppes, des déserts, des océans, des lacs, des rivières, des sources, des lagunes, des races, des cultures, des langues, des histoires, des âges, des géographies, des identités sexuelles ou pas, des racines, des frontières, des formes d'organisation, des classes sociales, des capacités financières, du prestige social, de la popularité, des *followers*, des *likes*, des monnaies, des niveaux de scolarité, des manières d'être, des préoccupations, des qualités, des défauts, des pours, des contres, des mais, des cependant, des rivalités, des inimitiés, des conceptions, des argumentations, des contre-argumentations, des débats, des différends, des dénonciations, des accusations, des mépris, des phobies, des philies, des éloges, des rejets, des abus, des applaudissements, des divinités, des démons, des dogmes, des hérésies, des goûts, des dégoûts, des manières d'être, et un long etcetera qui nous rend différents et bien des fois nous oppose.

Il n'y a que très peu de choses qui nous unissent :

Faire nôtres les douleurs de la terre : la violence contre les femmes, la persécution et le mépris contre les différentEs dans leur identité affective, émotionnelle, sexuelle ; l'anéantissement de l'enfance ; le génocide contre les peuples originaires ; le racisme ; le militarisme ; l'exploitation ; la spoliation ; la destruction de la nature.

– De toutes façons, les femmes non plus ne tiendront pas là-dedans, rétorqua le Sup «au bord de la crise de nerfs.»

Elle : – Ah, c'est que nous, nous n'allons pas partir en bateau. Nous, nous allons y aller en avion, comme ça, on ne vomira pas. Bon, toujours un peu, mais quand même moins.

Sup : – Et qui vous a dit que vous, vous iriez en avion ?

Elle : – C'est nous.

Sup : – Mais d'où ça vient, tout ce que tu me racontes ?

Elle : – C'est Esperanza qui est venue à la réunion d'en tant que femmes que nous sommes et elle nous a informées qu'on allait toutes mourir misérablement si on partait avec ces maudits hommes. Alors, on a réfléchi en assemblée et on est tombées d'accord sur l'idée qu'on n'a pas peur et qu'on est vraiment prêtes et décidées à ce que les hommes meurent misérablement et pas nous.
On a déjà fait les comptes et on va louer l'avion qu'a acheté Calderón pour Peña Nieto ; les mauvais gouvernements de maintenant ne savent plus quoi en faire. Ils disent que le billet, c'est 500 pesos par personne. Il y a déjà 111 *compañeras* sur la liste, mais je crois qu'il manque les équipes de football des miliciennes. Donc, si on est juste 111, ça ferait 55 500 *pesos*, mais les femmes et les gamins ne paient que la moitié, alors ça fait 27 750. Il reste à enlever la TVA et le bonus pour frais de représentation, disons qu'en gros ça fait 10 000 pesos pour toutes. Et ça, si le dollar ne dévalue pas, sinon ça fera encore moins. Mais pour ne pas discuter du prix, on va leur donner le bœuf d'un copain, qui ressemble à je ne dirai pas qui, mais que peut-on y faire, tous les petits mâles sont comme ça. »
Le SupGaleano se tut une bonne fois pour toutes, essayant de se souvenir où il avait bien pu laisser sa pipe d'urgence. Mais quand il vit que les femmes commençaient à transporter des poules, des coqs, des poussins, des cochons, des canards et des dindons, il dit au Monarque : « Vite, appelle le SubMoy et dis-lui qu'il faut qu'il vienne de toute urgence. »
La procession des femmes, des plantes et des animaux s'étendait jusqu'au-delà de l'enclos. La file de la bande de Defensa Zapatista les suivait : la colonne de la horde avec Pablito en tête sur son cheval, en mode *Si tu ne peux pas les vaincre, unis-toi à elles*, suivi d'Amado le bien-aimé avec son vélo – et un pneu crevé. Ensuite, le chat-chien menant un troupeau de bétail. Defensa et Esperanza mesuraient les canoës pour calculer s'il y avait encore de la place pour les cages de foot. Le cheval fêlé était harnaché d'un filet de bouteilles en plastique. Calamidad passa portant dans ses bras un petit cochon qui gémissait terrorisé et qui craignait d'être lancé dans la rivière pour être ensuite sauvé… ou pas ?
Fermait la marche quelqu'un qui ressemblait de façon extraordinaire à

un scarabée, avec un bandeau de pirate sur l'œil droit, un bout de fil de fer tordu sur une de ses petites pattes – tel un crochet -, et sur l'autre une sorte de jambe de bois, même si ce n'était en fait qu'une écharde de liane sculptée. L'étrange créature, brandissant un petit bout de masque, déclamait avec une intonation honorable : « Avec dix canons de chaque côté,/ le vent en poupe, toutes voiles dehors,/ ne fend pas les mers, mais vole / un voilier brigantin. / Navire pirate, nommé / pour son courage «Le Redouté», / Sur toutes les mers, il est connu / d'un bout à l'autre. »

Quand revint le Sous-commandant insurgé Moises, chef de l'expédition en préparation, il trouva le SupGaleano qui souriait inexplicablement. Le Sup avait trouvé une autre pipe, celle-ci intacte, dans la poche de son pantalon.

J'en témoigne.

Wouf- Miaou

Du Carnet de Notes du Chat-Chien : Esperanza raconte à Defensa un rêve qu'elle a fait.

« *De là, je suis endormie et en train de rêver. Je suis sûre de rêver puisque je suis en train de dormir. Donc à partir de là, je vois bien que je suis très loin. Qu'il y a des hommes et des femmes et des autres très autres. C'est-à-dire que je ne les connais pas. Qu'ils parlent une langue que je ne comprends pas. Et ils ont beaucoup de couleurs et de façons de faire très différentes. Ils font beaucoup de bruit. Ils chantent, ils dansent, ils parlent, ils se disputent, ils pleurent, ils rient. Et je ne connais rien de tout ce que je vois. Il y a des grandes constructions et des petites. Il y a des arbres et des plantes comme ceux d'ici, mais différents. Très autre, la nourriture. Bref tout est très bizarre. Mais le plus étrange, c'est que je ne sais pas pourquoi ni comment, mais je sais que je suis chez moi.* »

Esperanza se tait. Defensa Zapatista termine de prendre des notes dans son carnet, elle la regarde fixement et, après quelques secondes, elle lui demande :

« *Tu sais nager ?* »

J'en témoigne.

Ouaf-Miaou

autres le critiquent avec d'autres bêtises. Quand cette personne a fini son tour, une autre montera. Je vous ai déjà dit qu'il n'est pas nécessaire d'être intelligent. D'ailleurs, l'intelligence est un obstacle. Allez, lancez-vous ! C'est comme ça qu'on oublie les maladies, les catastrophes, les misères, les mensonges devenus gouvernement, le lendemain. Ici, la réalité n'est pas importante en réalité. Ce qui compte, c'est la mode en place. »

Vous : « *Et pour quoi se disputent-ils?* »

« *Ah, pour quoi que ce soit. Des deux côtés, ils s'obstinent dans des frivolités et des stupidités. La créativité, c'est pas vraiment leur truc. Donc voilà*. », répond le garde tout en jetant un coup d'œil craintif vers le haut de l'édifice.

La petit fille suit la direction du regard et, tout en montrant le sommet de l'immeuble, où on peut voir un étage entier – en verre-miroir-, elle demande :

« *Et ceux de là-bas en haut, ils sont pour ou contre ?* »

« *Ah, non* » répond l'homme et il ajoute en un murmure : « *Eux, ce sont les propriétaires du bar. Ils n'ont aucun besoin de se manifester, on fait simplement ce qu'ils ordonnent.* »

Dehors, plus loin sur le chemin, on voit un groupe de personnes qui, selon vous, n'a pas eu envie d'entrer dans le bar et a continué son chemin. Un autre groupe sort de l'établissement fâché, en marmonnant : « *c'est impossible de réfléchir là-dedans* » et « *au lieu de « L'Histoire », ça devrait s'appeler « L'Hystérie* ». Ils rient et s'éloignent.

La petite fille vous regarde avec insistance. Vous doutez…

Elle vous dit : « *Tu peux rester ou continuer. Seulement, assume ta décision. La liberté ce n'est pas seulement de pouvoir décider quoi faire et le faire. C'est aussi être responsable de ce qu'on fait et de la décision prise* ».

Sans vous être encore décidé, vous demandez à la petite fille: « *Et toi où vas-tu?* »

« *À mon village* », dit la petite fille, et elle tend ses petites mains vers l'horizon, comme si elle disait « au monde ».

Depuis les montagnes du sud-est mexicain.

Le Sup-Galeano.

C'est le Mexique, c'est 2020, c'est le mois de décembre, c'est l'aube, il fait froid et la pleine lune regarde, étonnée, comment les montagnes se rassemblent, remontent leur jupe et doucement, très doucement, se mettent en marche.

Troisième partie:
La mission



De comment Defensa Zapatista tente d'expliquer à Esperanza quelle est la mission du zapatisme et autres heureux raisonnements.

Décembre 2020

« Bon, alors je vais t'expliquer quelque chose de très important. Mais tu ne peux pas prendre de notes, ce que je veux c'est que tu le gardes en tête. Parce que le cahier, tu le laisses traîner n'importe où, mais ta tête t'es forcée de l'avoir toujours sur toi. »

Defensa Zapatista marche de long en large, comme on dit que faisait le défunt quand il expliquait quelque chose de très important. Esperanza est assise sur un tronc et, prévoyante, elle a posé un plastique sur le bois humide, florissant de mousse, de champignons et de rameaux secs.

« Est-ce que nous allons voir l'endroit où nous arrivons pour la lutte ? » lâche Defensa Zapatista tendant ses menottes vers nulle part.

Esperanza réfléchit à une réponse, mais il est évident que Defensa

a posé une question rhétorique, autrement dit ce n'est pas la réponse qui l'intéresse, mais les interrogations qui suivent la première question. Defensa Zapatista, d'après elle, suit la méthode scientifique.

« *La* problème donc n'est pas d'arriver, mais de s'ouvrir un chemin. Autrement dit, s'il n'y a pas de chemin, eh bien, il faut en faire un, parce que sinon, comment ? » La fillette brandit un *machete* qui est sorti allez savoir d'où, mais c'est sûr que dans une des cahutes on doit être en train de le chercher.

« Alors *la* problème, comme qui dirait, a changé, et le plus premier, c'est le chemin. Parce que, s'il n'y a pas de chemin vers là où tu veux aller, ça sert à rien que tu en restes à cette préoccupation. Donc, qu'est-ce que nous allons faire s'il n'y a pas de chemin vers là où nous allons ? »

Esperanza répond avec satisfaction : « On attend qu'il arrête de pleuvoir pour ne pas se mouiller quand on fait le chemin. »

Defensa s'arrache les cheveux — et réduit à néant la coiffure qui a pris une demi-heure à ses mamans — et crie : « Non ! »

Esperanza hésite et risque : « Je sais : on raconte à Pedrito un mensonge qu'il y a des caramels là-bas où nous allons, mais qu'il n'y a pas de chemin et qu'il trouve quelqu'un qui lui fasse d'abord un chemin, et ensuite il s'empiffre de caramels. »

Defensa réagit : « Tu crois qu'on va demander de l'aide aux fichus hommes ? *Jamaiment*. Nous, on va le faire comme les femmes que nous sommes. »

« C'est juste, dit Esperanza, et si par hasard il y a des chocolats. »

Defensa continue : « Mais, et si nous nous perdons quand nous ouvrons le chemin ? »

Esperanza répond : « On crie pour appeler au secours ? On lance une fusée ou on souffle dans la conque pour qu'on entende au village et qu'on vienne nous secourir ? »

Defensa comprend qu'Esperanza prend les choses au pied de la lettre et que, de plus, elle est en train d'obtenir le consensus du reste du public. Le chat-chien, par exemple, se lèche à présent les babines en imaginant la marmite pleine de chocolats au pied de l'arc-en-ciel, et le cheval bancal soupçonne qu'il y a peut-être du maïs avec du sel et que la marmite déborde de bouteilles en plastique. Calamidad s'exerce à la chorégraphie qu'a conçue pour elle le SupGaleano, appelée « pas de chocolat », qui consiste à se

Deuxième partie:
Le Bar

décembre 2020

Le Calendrier ? L'actuel. La Géographie ? N'importe quelle partie du monde.

Vous ne savez pas bien pourquoi, mais vous marchez et une petite fille vous tient par la main. Vous êtes sur le point de lui demander vers où vous vous dirigez, quand vous passez devant une grande taverne. Une enseigne lumineuse, grande comme une devanture de ciné, déclare : « L'HISTOIRE EN LETTRES MAJUSCULES. Cantina-bar », et plus bas « Interdit aux femmes, enfants, indigènes, chômeurs, *autres genres*, personnes âgées, migrant.es et autres choses jetables ». Une main blanche a ajouté «*In this place, Black Lives does not matter*". Et une autre main masculine a rajouté : « Les femmes peuvent entrer si elles se comportent comme des hommes ». Sur les côtés de l'établissement, s'amoncellent des cadavres de femmes de tous âges et, à en juger par leurs vêtements en lambeaux, de toutes classes sociales. Vous vous arrêtez et, résignée, la petite fille aussi. Vous entrouvrez la porte et vous voyez un désordre d'hommes et de femmes aux façons masculines. Sur le comptoir ou le zinc, un homme brandit une batte de baseball et, avec elle, il menace dans toutes les directions. La foule est clairement divisée : d'un côté ceux qui applaudissent et de l'autre, ceux qui huent. Ils ont tous l'air ivre : le regard furieux, la bave qui coule sur le menton, le visage rougi.

Celui qui doit être le portier, ou quelque chose comme ça, s'approche de vous et vous demande :

« *Vous voulez entrer ? Vous pouvez choisir le camp qui vous plaît. Vous voulez applaudir ou critiquer ? Peu importe celui que vous choisissez, on vous garantit beaucoup d'abonnés, likes, pouces levés et autres applaudissements. Vous serez célèbre s'il vous vient une idée ingénieuse, qu'elle soit pour ou contre. Et même si vous n'êtes pas très intelligent, il suffit que vous fassiez du bruit. Ce n'est pas non plus important que ce que vous criez soit vrai ou faux, du moment que vous le criez fort* ».

Vous réfléchissez à la proposition. Elle vous semble attrayante, surtout maintenant que plus personne ne vous suit, ni même votre chien.

« *C'est dangereux?* », aventurez-vous avec timidité.

Le videur vous rassure: « *En aucun cas, ici règne l'impunité. Voyez qui a la batte. Il dit n'importe quelle bêtise, les uns l'applaudissent et les*

Du cahier de notes du chat-chien : Le trésor est ce qui est autre.

« Quand il a terminé, il m'a regardé lentement de son unique œil et m'a dit : "Je vous attendais, Don Durito. Sachez que je suis le dernier des véritables pirates vivant au monde. Et je dis 'véritables' parce qu'aujourd'hui il y a une infinité de 'pirates' qui volent, tuent, détruisent et saccagent depuis les centres financiers et les grands palais gouvernementaux sans toucher d'autre eau que celle de la baignoire. Voici votre mission (il me remet une liasse de vieux parchemins). Trouvez le trésor et mettez-le en lieu sûr. Maintenant, excusez-moi, mais je dois mourir." Et ce disant, il a laissé tomber sa tête sur la table. Oui, il était mort. Le perroquet a pris son vol et est sorti par une fenêtre en disant : "Place à l'exilé de Mytilène, place au fils bâtard de Lesbos, place à la fierté de la mer Égée. Ouvrez vos neuf portes, redoutable enfer, car c'est là que va reposer le grand Barberousse. Il a trouvé qui suivra ses pas et il dort maintenant, celui qui a fait de l'océan une larme. L'orgueil des pirates véritables naviguera dorénavant sous Pavillon Noir." Sous la fenêtre s'étendait le port suédois de Göteborg et au loin pleurait une nyckelharpa… »

Don Durito de La Lacandona, octobre 1999.

lancer, en mode rhinocéros, sur la marmite.

Pour sa part, Elías Contreras, dès les premières questions, a sorti sa lime et affûte son *machete* à double tranchant.

Plus loin, un être indéfini, ressemblant extraordinairement à un scarabée, portant une pancarte où on lit « Appelez-moi Ismael », discute avec le Vieil Antonio des avantages de l'immobilité sur la terre ferme, et affirme : « Eh bien, oui, mon cher Queequog, il n'y a aucune baleine blanche pour approcher du port. » Le vieil indigène zapatiste, professeur involontaire de la génération qui s'est soulevée en armes en 1994, se roule une cigarette dans une feuille de maïs et écoute attentivement les arguments de la bestiole.

La fillette Defensa Zapatista sent que, à l'égal des sciences et des arts, elle se trouve dans la situation inconfortable où on est incompris : comme un *pas de deux* attendant l'embrassement pour les *pirouettes* et le soutien pour un *porté* [1] ; comme un film prisonnier dans une boîte, espérant un regard qui vienne à son secours ; comme un port sans embarcation ; comme une cumbia en attente de hanches qui lui donnent vocation et destin ; comme un Cigala concave sans convexe ; comme Luz Casal allant à la rencontre de la fleur promise ; comme Louis Lingg sans les bombes du punk ; comme Panchito Varona cherchant derrière un accord un avril volé ; comme un ska sans slam ; comme une glace aux noix sans un Sup qui lui fasse honneur.

Mais Defensa est défense, mais elle est aussi zapatiste, alors, rien de rien, résistance et rébellion, et du regard elle cherche le secours du Vieil Antonio.

« Mais les tempêtes ne respectent rien : en mer comme sur terre, dans le ciel comme sur le sol. Les entrailles mêmes de la terre se tordent, et humains, plantes et animaux souffrent. Peu importe leur couleur, leur taille, leur manière d'être », dit de sa voix éteinte le Vieil Antonio.

Tous écoutent dans un silence moitié respect moitié terreur.

Le Vieil Antonio poursuit : « Les femmes et les hommes cherchent à s'abriter des vents, pluies et sols rompus et attendent que ça passe pour voir ce qui est resté et ce qui n'est plus là. Mais la terre fait plus, car elle se prépare pour après, pour ce qui suit. Et tout en se protégeant elle commence déjà à changer. La Mère Terre n'attend pas que se termine la tourmente pour savoir que faire, elle commence dès auparavant à construire. C'est pourquoi ceux qui en savent le plus disent que l'avenir n'arrive pas comme ça tout

simplement en apparaissant d'un coup, mais qu'il est à l'affût dans les ombres et celui qui sait regarder le découvre dans les fissures de la nuit. C'est pourquoi les hommes et femmes de maïs, quand ils sèment, rêvent de la *tortilla*, de l'*atole*, du *pozol*, du *tamal* et du *marquesote*. Il n'y en a pas encore, mais ils savent qu'il y en aura et c'est ce qui commande leur travail. Ils voient leur ouvrage et en voient le fruit avant même que la graine ne touche le sol.

Les hommes et femmes de maïs, quand ils regardent ce monde et ses douleurs, voient aussi le monde qu'il faudra construire et font leur propre chemin. Ils ont trois regards : un pour ce qui est antérieur, un autre pour ce qui est maintenant et un autre encore pour ce qui suit. Ainsi ils savent qu'ils sèment un trésor : le regard. »

Defensa approuve enthousiasmée. Elle comprend que le Vieil Antonio comprend l'argument qu'elle n'arrive pas à exposer. Deux générations distantes dans les calendriers et les géographies jettent un pont qui va et qui vient… comme les chemins.

« Exact ! » crie presque la petite fille et elle regarde l'ancien avec affection.

Et elle poursuit : « Si nous savons où nous allons, cela veut dire que nous savons où nous ne voulons pas aller. Alors, à chaque pas, nous nous éloignons de certains endroits et nous approchons d'un autre endroit. Nous ne sommes pas encore arrivés, mais le chemin que nous faisons nous marque cette destination. Si nous voulons manger des *tamales*, nous n'allons pas semer des courges. »

L'auditoire dans son ensemble fait une compréhensible grimace de dégoût en imaginant une horrible soupe aux courges.

« Nous supportons la tempête avec ce que nous savons, mais nous préparons déjà ce qui suit. Et nous le préparons dès maintenant. Pour ça il faut porter la parole loin. Peu importe si celui qui la dit ne va plus être là, ce qui importe c'est que la graine parvienne à la bonne terre et qu'elle se développe là où il y en a déjà d'autres. C'est-à-dire apporter un soutien. C'est là notre mission : être graine qui cherche d'autres graines », déclare Defensa Zapatista et, s'adressant à Esparanza, elle demande :

« Tu as compris ? »

Esperanza se met sur pied et, avec toute la solennité de ses neuf ans, répond avec sérieux : pop

« Oui, j'ai bien compris que dans les faits nous allons mourir

misérablement. »

Et elle ajoute presque aussitôt : « Mais on va faire que ça vaille la peine. »

Tous applaudissent.

Pour renforcer le « que ça vaille la peine » d'Esperanza, le Vieil Antonio sort de sa besace un sac de ces chocolats qu'on appelle des « *besitos* ».

Le chat-chien s'en adjuge une bonne quantité d'un coup de patte et le cheval bancal préfère en rester à sa bouteille de plastique.

Elías Contreras, commission d'enquête de l'EZLN, répète à mi-voix : « On va faire que ça vaille la peine », et il envoie le cœur et la pensée au frère Samir Flores et à ceux qui affrontent avec leur seule dignité le bruyant voleur de l'eau et de la vie qui se cache derrière les armes du contremaître, celui qui dissimule dans son verbiage l'obéissance aveugle qu'il doit au Donneur d'ordres : d'abord l'argent, ensuite l'argent, enfin l'argent. Jamais la justice ni la liberté, jamais la vie.

La petite bestiole commence à raconter comment une tablette de chocolat l'a sauvé de la mort dans la steppe sibérienne alors qu'il se rendait de la terre des Samis — où il entonna le joik — au territoire des Selkoupes pour rendre honneur au Cèdre, l'arbre de la vie. « Je suis allé apprendre, c'est à ça que servent les voyages. Parce qu'il y a des résistances et des rébellions éloignées dans les calendriers et les géographies qui n'en sont pas moins importantes et héroïques », dit-il en libérant avec ses multiples petites pattes le chocolat de sa prison de brillant papier d'argent, en applaudissant et en engloutissant un morceau tout en même temps.

Pour sa part, Calamidad a bien compris une chose, qu'il faut penser à ce qui suit et, les menottes barbouillées de chocolat, elle déclare avec enthousiasme : « Allons jouer au pop-corn ! »

Depuis le Centre d'entraînement maritimo-terrestre zapatiste.

Le SupGaleano animant l'atelier « Le *Gribouillis* internationaliste ».
Mexique, décembre 2020.